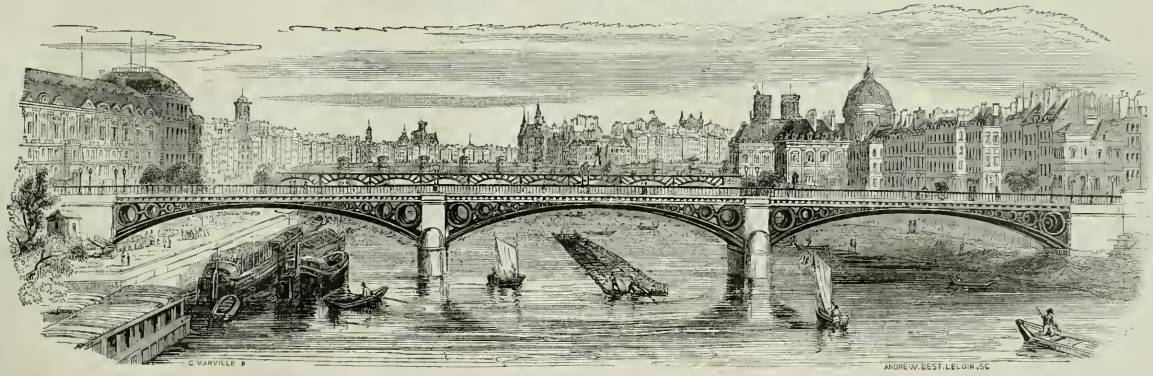
L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 141. Vol. VI. — SAMEDI 8 NOVEMBRE 1845.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Etranger. — 16 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de M. de Montagnac.* — **Courrier de Paris.** — **Chronique musicale.** — **Théâtres.** *Trois Scènes des Mousquetaires.* — **De la destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Egypte et de Nubie.** *Cinq Gravures.* — **Résidences royales.** Fontainebleau. La forêt. *Vue générale de la ville, prise du Calvaire, dans la forêt; chêne de Charlemagne; chêne de Henri IV; les Gorges d'Apremont, la Roche qui pleure; vue à vol d'oiseau des bâtiments du château de Fontainebleau; porte Dorée; porte de la cour Ovale; cour des Adieux, autrefois cour du Cheval blanc.* — **Rosa et Gertrude.** Roman par M. R. Topfer. (Suite.) — **Etudes physiognomoniques et morales faites au Musée du Louvre,** par M. Damourette. *Douze Gravures.* — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — **Correspondance.** *Quatre Gravures.* — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

Du portefeuille de la guerre. — Il est aujourd'hui à peu près officiel que M. le maréchal Soult, par une sorte de transaction entre les projets de retraite absolue qu'il avait annoncés et le désir exprimé par ses collègues de le conserver dans la double situation qu'il occupe aujourd'hui, demeurera à la présidence du conseil, mais résignera les fonctions de ministre de la guerre. Beaucoup de noms ont été prononcés quand il s'est agi de lui donner un successeur à son département ministériel. On paraît s'être arrêté à celui d'un général fort capable peut-être, mais qui n'ayant pas eu encore l'occasion de le prouver publiquement, aura difficilement sur l'armée l'autorité morale qu'il est si important qu'exerce un ministre de la guerre. Dans les Chambres, sa voix exercera-t-elle aussi l'influence nécessaire, et enfin ne craint-on pas que si la vieille renommée de M. le duc de Dalmatie, si sa fermeté à faire régner la discipline, ne sont pas parvenues à maintenir M. le maréchal Bugeaud dans la soumission qui était pour lui un devoir, ne craint-on pas que celui-ci n'en prenne fort à son aise avec un ministre qui sera son inférieur en grade, et dont les états de service ne mentionneront ni Gênes, ni Austerlitz, ni Toulouse, ni Waterloo? La discipline aura-t-elle quelque chose à gagner dans ces luttes inévitables et inégales, et l'armée n'en recevra-t-elle pas de dangereux exemples?

Commerce extérieur de la France. — Une récente publication ministérielle nous fait connaître la répartition du mouvement commercial de la France avec les autres puissances d'Europe et les principales divisions du globe, en 1844. Il avait déjà été établi précédemment que l'ensemble du commerce extérieur s'était élevé à 2 milliards 310 millions, et avait offert un accroissement sur 1843, de 160 millions, et, sur 1842, de 258 millions. Le commerce d'Europe compte dans l'ensemble pour 1 milliard 550 millions; celui des Amériques pour 461; l'Asie pour 55; l'Afrique pour 42, et nos colonies, Algérie comprise, pour 250. Ainsi notre commerce colonial, déjà si précieux par la navigation spéciale qu'il réserve à notre pavillon, représente deux fois et demie l'ensemble de celui que nous faisons avec l'Asie et l'Afrique réunies. C'est donc un élément de puissance nationale qu'il importe de maintenir intact, ou plutôt d'affermir et de développer. Voici maintenant l'ordre dans lequel se présentaient en 1844 les pays avec lesquels nous faisons le plus d'affaires en Europe (valeurs en millions):

	Import.	Export.	Totaux.
Angleterre	145	144	289
Etats sardes et Autriche	110	95	205
Suisse	97	106	203
Belgique	125	54	179
Association allemande	83	72	155
Espagne	44	102	146
Italie (D.-Sic., Tosc., Et.-Rom.)	42	40	82
Russie	65	17	80
Turquie et Grèce	45	20	65
Pays-Bas	29	19	48
Villes Anséatiques	13	23	36
Suède, Norwége et Danemark	22	4	26
Portugal	2	4	6

On a remarqué d'abord que nos échanges avec l'Europe du Nord prennent dans le total 820 millions, tandis qu'avec celle du Sud ils ne s'élèvent qu'à 710. La supériorité, qui autrefois appartenait aux pays méditerranéens, est passée depuis quelques années du côté des mers du Nord et de la Baltique. C'est qu'en effet l'Allemagne du Nord fait de remarquables progrès dans la carrière industrielle et commerciale. A l'association allemande et aux villes Anséatiques, nous trouvons, pour 1844, un accroissement de 17 millions; l'Angleterre en fait ressortir un de 10, qui, en majeure partie, est au profit de nos exportations; la Russie compte un accroissement de 7; les Pays-Bas, de 3; mais aucun pays (sauf l'Espagne) n'offre un excédant aussi fort que la Belgique: de 156 millions, notre commerce avec elle s'est élevé à 179, et la différence, qui est de 25 millions, a été toute du côté des achats que nous faisons à ce pays.

(Le lieutenant-colonel de Montagnac, mort en Afrique, le 21 septembre 1845, d'après son portrait peint par lui-même, et communiqué par son frère, M. de Montagnac, de Sedan.)

Avec l'Angleterre, notre situation dans l'échange des produits industriels est plus favorable. Sur 145 millions de marchandises qu'elle nous vend, on en compte 54 d'objets fabriqués, dont 12 et demi seulement restent à notre consommation, tandis que sur 144 millions de produits de toute nature que nous lui livrons, 72 et demi représentent, y compris 12 millions de vins et d'eaux-de-vie, nos propres articles de fabrication. Depuis 1840, année où il atteignit 147 millions, notre commerce avec l'Espagne avait fléchi; le voici presque remonté à ce chiffre (146). Tout, en ce pays, tend à s'améliorer, et le mouvement, si l'ordre public s'y maintient, sera sans doute fort rapide. C'est du reste un sujet qu'un récent document officiel sur le commerce espagnol nous permettra de traiter spécialement avant peu. Avec la Suisse, 1844 a gagné 22 millions; avec les Etats sardes et l'Autriche, 12; mais ces accroissements ont porté presque tout entiers sur le transit, et ne nous intéressent dès lors que secondairement. Ce qui mérite une attention plus sérieuse, c'est un certain af-

faiblissement avec la péninsule italienne, la Turquie et la Grèce. De 76 millions, nos échanges avec cet ensemble méditerranéen sont tombés à 65, et, en progrès depuis 1841, ceux que nous laisons avec l'Egypte sont demeurés stationnaires en 1844.

Rentrée des tribunaux. — Le Palais-de-Justice vient d'avoir ses solennités successives. La cour suprême a procédé la première à sa rentrée. Son procureur général, M. Dupin l'aîné, a inauguré cette reprise des travaux de la cour de cassation par un discours pour texte duquel il avait pris l'histoire du droit coutumier en France, et où il a tracé un tableau rapide et animé de notre ancienne législation nationale. Ce discours, religieusement écouté, se terminait par un passage vivement applaudi sur un homme politique récemment enlevé au pays. « Ne dois-je point encore, messieurs, a dit M. Dupin, revendiquer pour le barreau ce personnage éminent que chacun révérait comme un sage, et qui semblait n'appartenir qu'à la philosophie, lorsque de fait il avait aussi payé son tribut aux affaires? Quiconque a vécu dans l'intimité de M. Royer-Collard a pu l'entendre maintes fois rappeler avec complaisance qu'il avait plaidé devant cette redoutable grand'chambre du parlement de Paris, à une époque à laquelle, disait-il, je suis redevable d'avoir appris le respect! — Oui, reprenait-il avec gravité, *le respect!...* — Sa règle invariable de conduite était d'interroger en tout *la raison et le droit*. Sa philosophie, quelle que fût son indépendance (car il était avant tout homme de vouloir et de liberté), sa philosophie était réglée par les saintes vérités du christianisme. Retiré de la vie publique, c'est l'homme qui a le mieux su, parmi nous, concilier la dignité avec le loisir. Par ses études, par ses goûts, par ses convictions, il eût été de Port-Royal : il ne parlait qu'avec admiration des grands maîtres de cette école célèbre. Avec sa profondeur de pensée, son aversion pour les corrupteurs de la morale, la pureté de son style, la piquante originalité de sa conversation, et ces formules hardies par lesquelles il savait juger un homme ou caractériser une situation, on peut dire de M. Royer-Collard qu'il y avait en lui quelque chose d'Arnauld et de Pascal ; la morale de Nicole eût été la sienne ; et il eût retrouvé, dans l'avocat Lemaître, un compagnon de ses premières études, un de ses confrères au parlement. »

Algérie. — A la suite des combats livrés dans les montagnes du Trara, non loin de la côte, Abd-el-Kader, qui n'a point pris part à ces combats, a feint de se rapprocher du Maroc. La direction qu'il prenait fit croire un moment qu'il se retirait, et le bruit courut même qu'il était retourné sur la Malouia, dans le Maroc. Mais l'émir, après avoir traversé la Tafna et l'Oued-Mouilah, a passé par Bridgi, entre Lalla-Maghrenia et Tlemcen, a contourné cette ville par le sud, et a pris enfin sa route vers l'est, dans la direction de Bel-Abbès et de Mascara, avec 2,500 cavaliers.

Le général Lamoricière, qui était revenu à Tlemcen après les affaires du Trara, s'est mis aussitôt en marche pour Bel-Abbès, où il était le 24 octobre. Abd-el-Kader, ne comptant pas probablement sur un mouvement aussi rapide, n'avait pas marché aussi vite de son côté, et il n'était le même jour qu'à Tellout, chez les Dom-Aïssa, à huit lieues à l'ouest de Bel-Abbès.

Le plan d'Abd-el-Kader ne paraît pas être de reconquérir l'Algérie, ni même de se maintenir dans la province d'Oran, mais d'emmener avec lui au Maroc le plus grand nombre de tribus qu'il pourra, afin de se refaire un Etat et une armée. Par la manière dont nous dominons le pays au moyen de quelques villes et de quelques postes fortifiés, les tribus, en temps ordinaire, sont sous la main des colonnes mobiles et sous le coup de razzia, ce qui les oblige à se tenir tranquilles et à payer; pour la plupart, le faible tribut qui leur est imposé. Si l'une d'elles se révolte, les guerriers ont tout à craindre pour leurs familles et pour leurs troupeaux. Dans l'intérieur du Maroc, au contraire, l'émir a pensé que les populations se trouvant à l'abri de nos atteintes, il disposerait contre nous d'une armée toujours mobile, dont les chefs et les soldats n'auront plus à craindre pour leurs biens, pour leurs femmes et leurs enfants. Les terres incultes ne manquent pas pour cette multitude sur les deux rives de la Malouia, jusqu'à Taza et jusqu'aux montagnes du Rif, ou dans la plaine de Halaf et au sud de Temessoum, où il nous faudra pénétrer tôt ou tard. C'est ainsi que les khalifas de l'émir se montrent occupés à faire émigrer les tribus bien plus qu'à les mener au combat. Bou-Hamedi a poussé vers le Maroc presque toutes les tribus du cercle de Tlemcen, y compris les Beni-Amer Gharabas et Cheragas. Bou-Guerrera remplit la même mission du côté de Sebdou, et Bou-Taleb dans le cercle de Mascara. Les tribus et leurs scheiks tous les premiers se laissent conduire comme des troupeaux. Le fanatisme le plus aveugle et les illusions les plus étranges peuvent seuls expliquer un pareil mouvement.

Abd-el-Kader a un autre but encore. Depuis longtemps sa présence importune au plus haut point la cour du Maroc, qui commençait, comme nous le savons, à former des troupes régulières à Fez, avec des instructeurs venus d'Egypte, afin de faire respecter son autorité si longtemps méconnue. Abd-el-Kader, bien informé, a compris que ces préparatifs étaient faits contre lui, et il se met en mesure de traiter de puissance à puissance avec la cour du Maroc. Il ne sera plus en effet un banni traînant à sa suite une dera, mais un sultan environné de son peuple et disposant d'une armée. Il peut résulter de là de graves complications politiques.

— Les familles de quelques-uns des héros morts dans les dernières affaires de la province d'Oran ont fait célébrer, dans les villes qu'elles habitent, des services funèbres pour les braves qui viennent d'illustrer le nom qu'elles portent et de se sacrifier pour la gloire des armes françaises. Partout la population, par son empressement sympathique, par son douloureux recueillement, a donné à ces offices des morts le caractère d'une solennité et d'un deuil publics. C'est ainsi qu'à La Rochelle la ville entière a prié pour le repos de l'ame du commandant Froment-Coste. A Sedan, mêmes vœux se sont élevés avec le même ensemble pour le brave lieutenant-colonel de Montagnac. Une population innombrable encombrait l'église et ses abords. Au moment de l'absoute l'ecclésiastique qui officiait se tournant vers l'assistance : « Nous prions, dit-il, pour notre héroïque et bien regretté compatriote Lucien de Montagnac. Nous allons aussi prier pour les braves qui, sous ses ordres et avec lui, ont succombé en maintenant l'honneur du drapeau français. » Ces simples et nobles paroles produisirent sur l'assemblée une impression à la fois vive et touchante.

Montagnac était né à Pouru-aux-Bois, près Sedan, le 17 mai 1805. Il sortit de l'école militaire avec le grade de sous-lieutenant le 1er octobre 1821, fit la campagne d'Espagne en 1823 et devint lieutenant le 30 décembre 1827. Tous les journaux ont raconté comment, en 1832, après les journées des 5 et 6 juin, Montagnac, qui avait fait son devoir avec énergie et courage, crut devoir refuser la décoration de la Légion d'honneur qui lui était offerte par le roi à une revue. Le jeune officier sut motiver son refus avec autant de convenance que de dignité, résolu à attendre, dit-il, cette récompense d'une occasion où il saurait mieux la mériter et désireux de le voir reporter sur quelqu'un des vieux braves sous-officiers de sa compagnie qui avaient blanchi dans les camps. Toute insistance fut vaine, et un voltigeur fut décoré à sa place. — Capitaine en 1836, Montagnac passe en Afrique. Mis à l'ordre du jour de l'armée, le 4 juillet 1840, il reçut bientôt et accepta cette fois la croix d'honneur. Un an après, le 18 juillet 1841, il était élevé au grade de chef de bataillon. — En mai 1845, Montagnac, à la tête de six compagnies d'élite du 61e et d'un détachement de spahis, eut, avec un gros d'Arabes, un engagement dans lequel il fut admirable d'intrépidité. Après avoir, dans une charge à fond, culbuté la troupe ennemie, il se rencontre face à face avec l'un des chefs. Une lutte s'engage corps à corps. L'Arabe reçoit à la tête un vigoureux coup de sabre ; il en est étourdi, il roule à terre évanoui. Telle avait été la violence du choc que Montagnac, dans l'effort fait par lui, perdant les étriers, vint tomber près de l'ennemi renversé. Les spahis accourent, achèvent l'Arabe, relèvent leur commandant. Il avait le bras droit brisé en deux endroits près du poignet. Il se fait panser sur-le-champ, et, le bras dans les attelles, se remet en tête de sa troupe. Ainsi blessé il ne discontinua pas son service et son commandement. Chaque jour, tant que dura l'expédition, qui fut de près de deux mois, il se faisait mettre à cheval par ses soldats et marchait avec eux. Quand, après cinquante jours, on leva l'appareil, le commandant de Montagnac était irréparablement estropié. Il avait perdu pour toujours l'usage de la main droite et, pour ses glorieux loisirs, la ressource de la peinture cultivée par lui avec amour et bonheur. Il sut bientôt écrire de la main gauche. Le stoïque héroïsme qui lui avait valu cette glorieuse infirmité ne passa pas inaperçu, et le général Baraguay d'Hilliers fut chargé de lui transmettre les témoignages de la satisfaction du ministre de la guerre qui, le 10 mars suivant (1844), le fit élever au grade de lieutenant-colonel.

On sait les détails de la mort de ce héros. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ses traits.

Taïti. — *Le Polynésien*, journal des îles Sandwich, annonce, sous la date d'Honolulu, 15 juin, dit le *Journal du Havre*, qu'il a reçu des nouvelles de Taïti, du 1er mai. Des renforts importants en munitions de guerre étaient arrivés à Papéïti, à la garnison française. La situation, du reste, était toujours la même, et la reine Pomaré continuait de résider dans l'île de Raiatéa, étroitement bloquée par la station. Un de ses chefs, reconnu complice de l'assassinat de plusieurs Français, avait été saisi, jugé et fusillé.

La goelette américaine *Will-Watch* avait été saisie, pour avoir essayé de fournir des armes et des munitions aux Indiens. Le brick *Elisabeth*, qui était venu de Salm avec une cargaison du même genre, a été surveillé de si près qu'il lui a été impossible d'accomplir sa coupable spéculation.

Iles Sandwich. — Le conseil législatif des îles Sandwich, qui se compose d'une chambre des nobles et d'une chambre des représentants, s'est réuni le 20 mai. L'ouverture de la session a été faite avec toutes les formalités qui accompagnent celles du parlement anglais. Les forts ont tiré des salves d'artillerie, et les vaisseaux étrangers ont répondu. Le discours du roi est une imitation de celui des rois d'Europe.

Lorsque le discours du roi fut terminé, un noble, le gouverneur Young, proposa d'adresser des remercîments aux gouvernements de la Grande-Bretagne, de la France, de la Belgique et des Etats-Unis pour avoir reconnu l'indépendance des îles Sandwich; la résolution fut adoptée. Le lendemain les deux chambres répondirent par une adresse au roi.

Mexique. — Le 5 septembre M. Alleye de Cyprey a reçu des passe-ports pour lui et pour tous les membres de la légation française. Les relations diplomatiques sont complétement interrompues entre la France et le Mexique. Nos nationaux demeurent placés sous la protection de la légation espagnole.

Nous rappellerons les faits qui ont amené cette situation.

Un domestique de M. Cyprey ayant conduit les chevaux de son maître à l'abreuvoir (les abreuvoirs à Mexico sont fermés et l'on n'y entre que moyennant rétribution), le propriétaire de l'établissement fit subir à ce domestique une violente avanie. Devant une population comme celle de Mexico, les étrangers ont besoin de se montrer fort jaloux de leurs droits. Le ministre, instruit de la position de son domestique, accourut donc lui-même pour le dégager. Le caractère de M. de Cyprey fut méconnu par l'alcade appelé sur les lieux à la suite du tumulte; M. Goury, secrétaire d'ambassade, fut assez grièvement blessé. Un sous-lieutenant, à la tête de quelques soldats, rencontra le ministre de France qui se retirait en faisant bonne contenance devant les *lepros*. Cet officier injuria grossièrement M. de Cyprey, dont il connaissait la qualité, et le conduisit au corps de garde. Le chef du poste comprit l'énormité du procédé de son subordonné, offrit des excuses à M. de Cyprey et le remit sur-le-champ en liberté.

La conduite décente du lieutenant commandant le poste ne pouvait être acceptée comme une réparation suffisante de l'outrage auquel M. de Cyprey avait été en butte de la part de l'alcade et d'un officier dans l'exercice de leurs fonctions. Le ministre de France adressa au gouvernement mexicain une demande en réparation ; il demanda la destitution de l'alcade et de l'officier qui l'avaient sciemment insulté. L'ancien ministre des relations extérieures éleva d'abord des objections fondées sur ce que la constitution ne lui permettait pas de destituer des agents de l'autorité ; mais il finit par prendre l'engagement formel et par écrit de donner *une ample satisfaction* à M. de Cyprey. M. de Cuevas se retira avant d'avoir rempli cet engagement, et fut remplacé au département des affaires étrangères par M. Pena y Pena, qui interpréta d'une manière inacceptable la promesse de son prédécesseur. Le ministre d'Angleterre, M. Bankhead, interposa en vain ses bons offices ; il ne put amener M. Pena à faire une réparation convenable, bien que, par égard pour la situation pénible où se trouve le Mexique, M. de Cyprey eût fait de grandes concessions.

Angleterre. — L'arrivée de M. Waghorn à Londres, avec les nouvelles de Bombay, trois jours avant qu'on pût les recevoir par la voie ordinaire, paraît avoir fait sensation dans la Cité. Jusqu'à présent la malle, qui part de Bombay le 1er de chaque mois, n'arrivait à Marseille que le trentième jour, et mettait par conséquent trente-trois à trente-quatre jours à parvenir à Londres. Voici l'itinéraire que M. Waghorn a suivi pour abréger ce trajet : il a quitté Alexandrie le 21 sur le bateau à vapeur autrichien, et il était rendu à Trieste le 27. De Trieste, suivant une ligne tracée pour ainsi dire à vol d'oiseau, qui s'écarte presque partout des routes frayées et qui serait impraticable en hiver, il a passé par Niederndorf, Inspruck, Kempten, Memmingen, Stuttgart et Manheim, où il s'est embarqué sur le Rhin pour Cologne. A Cologne, un convoi spécial du chemin de fer l'a conduit à Ostende en quelques heures ; Douvres a été la dernière étape de ce rapide voyage, et M. Waghorn est arrivé à Londres le vendredi 31 octobre, à quatre heures du matin, cent heures après avoir quitté Trieste, et dix jours après son départ d'Alexandrie.

Nous croyons que, même dans l'état actuel des communications, toute la question est de savoir si l'on peut venir d'Alexandrie à Marseille aussi rapidement que d'Alexandrie à Trieste ; et cela ne nous paraît pas douteux. Les distances ne diffèrent pas d'une manière très-sensible, et un bateau à vapeur d'une force convenable, qui, en partant d'Alexandrie, ne ferait escale ni à Malte ni à Naples, serait probablement rendu le sixième ou le septième jour à Marseille. On va bien en quarante-deux heures de Marseille à Alger. Mais il faudrait, pour cela, que le gouvernement anglais réformât les bateaux à vapeur qui font le service d'Alexandrie à Malte et qui sont détestables, tandis que ceux de Trieste sont excellents. Quant à la distance qui reste à parcourir sur le continent européen, elle peut être beaucoup plus aisément et plus rapidement franchie par la voie de la France. En effet, on va de Marseille à Paris en soixante heures, et en quinze heures de Paris à Boulogne. Ajoutez deux heures pour franchir le détroit, et trois heures de Folkstone à Londres par le chemin de fer, vous aurez un total de quatre-vingts heures, c'est-à-dire vingt heures de moins que par la voie de Trieste, en supposant même que tout le monde puisse répéter le tour de force que vient d'accomplir le capitaine Waghorn. Les courriers anglais ont même franchi la distance de Marseille à Boulogne en soixante-six heures. La durée du trajet sera réduite au surplus de huit à dix heures par l'ouverture du chemin du Nord ; et quand la grande ligne de fer sera poussée jusqu'à Marseille, on ne mettra plus qu'un jour à passer de la Manche à la Méditerranée.

Dès à présent, le gouvernement français et le gouvernement anglais, en combinant leurs efforts, peuvent faire arriver à Paris en huit jours, et à Londres en neuf, les dépêches d'Alexandrie, qui ont mis dix jours, par la voie de Trieste. L'Angleterre n'en doit pas moins des remercîments à M. Waghorn, directeur de la compagnie, qui vient de prouver qu'il était possible d'abréger ce trajet. M. Waghorn paraît avoir été principalement soutenu dans cette tentative par le *Times*, qui a publié ainsi le premier les nouvelles de l'Inde, de manière à les envoyer à Paris douze heures avant qu'elles y fussent connues par la voie ordinaire. On a ouvert une souscription à Londres en faveur et à l'honneur de M. Waghorn.

— Le gouvernement anglais n'a encore pris aucune résolution quant au changement généralement prévu dans les lois sur les grains. Il y a eu un conseil de cabinet le 31 octobre à l'hôtel de sir Robert Peel. Mais le conseil s'est séparé sans avoir pris, dit-on, de résolution définitive.

Espagne. — Les journaux anglais considèrent comme définitivement arrêtés le mariage de la reine Isabelle avec un prince de Cobourg de la branche catholique de cette famille, et celui du duc de Montpensier avec l'infante Luisa. Il est inutile de dire que les feuilles d'outre-mer blâment cette combinaison comme trop favorable à la France.

Belgique. — Le résultat de la lutte électorale entre M. Van Weyer et M. Cans faisait assez prévoir que les élections communales de Bruxelles seraient favorables à l'opinion libérale. Le succès a toutefois été plus complet qu'on ne l'eût présumé. On n'a pas même réussi à écarter M. Bartels, dont les opinions sont des plus tranchées. A Ath et dans la plupart des villes les conseillers municipaux appartiennent tous à l'opposition. Le cabinet, s'il essaye à lutter contre un mouvement si prononcé, pourrait bien être renversé, écrit-on, avant le milieu de la session, qui s'ouvre régulièrement en Belgique le deuxième mardi de novembre.

Désastres. — Les dernières nouvelles d'Halifax annoncent qu'un grand incendie a éclaté le 4 octobre à Montréal (Canada) et a dévoré tout le pâté de maisons compris entre Queen-Street, Prince-Street, Wellington-Street et Gabriel-Street; de là les flammes traversant cette dernière rue ont gagné Nazareth-Street et quelques maisons plus loin et les ont réduites en cendres. Il est heureux que le quartier incendié ait peu de valeur, mais ceux qui l'habitent sont pauvres,

et de nombreuses familles vont se trouver sans pain et sans asile.

— On a reçu la nouvelle du naufrage du steamer (de Hull) *le Margaret* dans la mer du Nord. *Le Margaret* était parti de Hambourg pour Hull le 19 octobre, ayant son nombre ordinaire de passagers et un chargement complet de marchandises. Le temps était assez calme ; mais lorsqu'il arriva devant Cuxhaven, près de l'embouchure de l'Elbe, il s'éleva une forte brise nord. Le capitaine pensant qu'elle se calmerait promptement, continua son voyage. On a aperçu le steamer de l'île Helizoland, mais depuis on a appris que ce steamer s'était perdu sur la côte de Norderney, et que seize passagers et trois hommes de l'équipage avaient péri. A quelques milles de là, un vaisseau a péri corps et biens, ainsi que *le Mehala*, bâtiment russe. Pendant la tourmente, disent les nouvelles de Hambourg, neuf autres navires ont sombré sur les côtes de la Hollande.

NÉCROLOGIE.—L'ancienne armée vient de perdre un de ses vétérans, le lieutenant général comte Klein, pair de France, mort dans sa quatre-vingt-sixième année. — Le général Salsi, qui commandait le 1er régiment suisse de la garde de Charles X en juillet 1830, et qui organisa ensuite les deux régiments de la même nation au service du pape, vient également de terminer sa carrière.

Courrier de Paris.

Il y a eu du bruit dans... Landernau, et tout ce bruit a été causé encore par la spéculation. On vit de scandale, et chaque jour amène le sien. Quelles accusations, bon Dieu ! et le moyen de douter devant des dénégations si éloquentes ! n'est-il pas, d'ailleurs, des hommes dont la vie, selon l'expression du moraliste, témoigne et *jure* pour eux.

Cependant, les grandes révolutions et les grands changements vont toujours leur train : grâce à cette spéculation même la fortune fait à chaque instant des promotions surprenantes ; tel petit commis, franchissant tous les rangs subalternes et intermédiaires, est passé roi en finance. « Je réponds de moi, jusqu'à un million, disait l'abbé Terray, en pareille occurrence.» Nos enrichis modernes n'en sont pas là.

La spéculation ouvre la porte à d'autres prétentions. Il ne suffit pas de s'enrichir, on veut parvenir aux emplois et aux titres, à la réputation et à la gloire. Quel dommage que le hasard ne procure pas toutes ces belles choses aussi facilement qu'il prodigue l'argent et les profits. Car, chez nos Turcarets au petit pied, la vanité est une variante de la cupidité. Quelle honte, n'est-ce pas, pour des apprentis millionnaires, que d'être condamnés à porter un nom vulgaire ou devenu ridicule, à perpétuité. Jacquot, Mignonnet ou Gorju, ne voilà-t-il pas des appellations bien sonnantes, et comme cela répond aux harmonies vibrantes et dorées de notre coffre-fort.

Quoi donc de plus essentiel, quand on a fait fortune, que de *se faire* un nom. Les plus naïfs accolent au leur celui de leur village, les plus vaniteux, celui de leur terre, les plus ambitieux s'attribuent le nom de quelque grande famille éteinte. Ils veulent donner à leur roman des proportions historiques, et reculer leur obscurité jusqu'à celle des siècles passés. Nous pourrions conter là-dessus quelques drôleries assez joyeuses ; de pareils ridicules en effet mériteraient bien d'être imprimés tout vifs. Dans le moment présent, il y a une foule de Boquillon à la recherche de leurs pères, c'est de l'industrialisme de blason. Hier encore, j'ai surpris la conversation de deux de ces industriels qui se contaient leur généalogie, comme les héros d'Homère.

En attendant les soirées qui s'organisent, les raouts à l'état d'ébauche, et les bals que l'on se promet, la grande occupation des salons, c'est *l'œuvre de charité*. La toilette est la distraction ; le labeur du jour, la grande affaire et la sérieuse, c'est le susdit œuvre, et tout ce qui s'y rattache. Dames commissaires, dames trésorières, dames surveillantes, dames patronesses, et les commissions à nommer, et les réunions de bureaux, et les quêtes à domicile, et les prêches à entendre, et la rédaction des circulaires, jugez si nos élégantes ont de l'occupation. De malins esprits veulent voir dans la conduite miséricordieuse et bienfaisante, de certaines de ces belles filles d'Ève le résultat d'un plan quelque peu mondain et d'une spéculation de coquetterie. Poursuivez, mesdames, et laissez dire les médisants. Chantez au profit de la misère, dansez au bénéfice des orphelins, prodiguez les tapisseries, les broderies, l'aquarelle et l'enluminage contre l'incendie, et assurez-vous de l'adoration et des hommages du riche aussi bien que des bénédictions du pauvre. Pourquoi exigerait-on de vous un désintéressement dont les plus mâles vertus sont si rarement capables. Le bien n'est-il permis et autorisé que de la part des anachorètes ? et ne peut-on point unir et faire marcher du même pas la bienfaisance et le plaisir ? et qui donc exigerait de vous des sentiments d'une délicatesse si exquise et une vertu aussi raffinée ? Est-ce quelque austère philosophe, ou monsieur votre oncle le général, ou monsieur votre cousin le banquier ? c'est peut-être votre médecin. Est-ce que cet Hippocrate a refusé jamais les présents d'Artaxerce ? Avez-vous jamais trouvé monsieur le général à sa charrue, comme un autre Cincinnatus, et votre philosophe est-il un Platon qui ne voulait que son plat d'olives à la table de Denis le tyran ?

Comme diversion au grand congrès qui, sans désemparer, règne à la Bourse, on vient d'ouvrir un congrès dans la capitale. Est-ce un congrès de diplomates, un congrès scientifique ou industriel ? C'est un peu tout cela .. un congrès de médecins. Ces messieurs ont voulu fraterniser et se donner mutuellement l'accolade et l'absolution. Les partisans de Broussais et ceux de Magendie, la médecine pathologique et la médecine opératoire, les anciens et les nouveaux, *Raspailiens*, homœopathes, allopathes, la fusion est complète, et la guerre impossible, grâce au règlement qui exige à l'entrée le dépôt des parapluies et des systèmes ; cette réunion, dont la prolongation ne peut être que salutaire aux malades, doit éveiller l'attention du public bien portant. Qu'attendre et qu'espérer de cette concentration d'Hippocrates et de Galiens parmi lesquels se sont glissés peut-être des Diafoirus et des Fleurants ? Ces messieurs procéderaient-ils à la composition d'une panacée universelle ? Réunis pour le bien et soulagement de notre génération souffrante, comment nos esculapes vont-ils nous traiter ? Adopteront-ils les adoucissants, les résolutifs et les calmants ? Est-ce un nouveau remède qu'ils nous feront connaître, ou une nouvelle maladie ?

A propos de docteurs, on cite un mot charmant d'une dame presque centenaire : son médecin lui avait prescrit un traitement dont elle ne fut pas satisfaite, celui-ci s'excusa, arguant le grand âge de la dame : «Je ne puis pas vous rajeunir, lui disait-il. — Mais, docteur, répondit-elle, je ne veux pas rajeunir, je veux vieillir. »

De médecins en maladies et de maladies en centenaires, nous voilà amenés à parler de trépassés et de morts. Aussi bien, cette semaine ne leur appartient-elle pas et notre habituelle frivolité doit-elle empêcher de leur payer notre tribut de regret, et de leur donner un souvenir? Nous ne demandons que le temps de poser deux épitaphes.

Une jeune personne, mademoiselle Blondel, vient de mourir au milieu de nous. Née à Bourg, Paris l'avait adoptée et fêtée comme son enfant, tant il avait reconnu en elle de grâce, d'espérance et de talent. La réputation de mademoiselle Blondel date de la première apparition de ses ouvrages au Salon ; deux portraits supérieurement peints et un délicieux tableau de genre, *les petits Piémontais*, chef-d'œuvre d'esprit et de sentiment, lui avaient conquis les suffrages de tous les artistes. Un intérêt douloureux s'attache également à la vie et à la mort de mademoiselle Blondel. Comme tant d'autres, la pauvre enfant ne vivait que pour son art, et c'est son art qui l'a tuée. Elle est morte comme Lucrétia Davidson et comme Elisa Mercœur, ces chastes victimes de la Muse; elle est morte le cœur plein des plus douces illusions, et l'esprit enchanté par les plus beaux rêves. Elle s'est éteinte bien jeune, bien confiante et bien aimée; elle a emporté tout son bonheur avec elle.

On a fait quelque bruit naguère de la mort d'un homme qui se portait et se porte à merveille, M. Armand, l'ex-sociétaire de la Comédie-Française. Une notice biographique très-méritoire et très-méritée parut même et fut publiée dans un grand journal et lui parvint, comme une surprise de l'autre monde, au beau milieu de son déjeuner. Pauvre Armand Gouffé, nous te jetons d'ici un bouquet funèbre, fasse le ciel qu'il t'arrive aussi à table et au beau milieu d'un de ces refrains que tu chantais si bien.

Francs buveurs que Bacchus attire,

tel est le refrain qui lui valut une renommée dans le bon temps des Laujon, des Piis et des Désaugiers, au milieu de ce joyeux troupeau des disciples d'Epicure dont il fut le dernier représentant. A l'instar de ses aimables compagnons, Armand Gouffé a eu une vieillesse longue et rubiconde, et il n'a quitté la chanson qu'avec la vie. La république, l'empire, la restauration, il avait traversé tous les régimes en riant, buvant et chansonnant. Quelle verve, quel homme et... quel estomac !

Un autre décès que nous mentionnerons par la même occasion, et grâce au funèbre privilége du jour, c'est celui de M. Jackson. Qu'est-ce que M. Jackson? Ce *gentleman* exerçait une profession que peut-être vous prisez médiocrement, mais que d'autres tiennent en assez haute estime. Aux yeux de ces personnes, Jackson n'exerçait pas une profession, mais un art véritable, qui a ses procédés, ses méthodes et ses arguments affreusement démonstratifs. M. Jackson enseignait le pugilat sous toutes ses formes et dans tous ses agréments. Il avait fait l'étude la plus approfondie et la plus complète du poignet humain. Il le savait par cœur et sur le bout du doigt. Et il ne faut pas croire que la science de ce fameux insulaire se bornât à une vaine théorie ; tout au contraire notre Jackson savait appliquer la sienne avec une vigueur, une dextérité et un à-propos dont il n'est resté aucun exemple, malheureusement pour ceux qui en sont servis, et pour ceux aussi qui pourraient s'en servir. Aujourd'hui qu'il n'y a plus guère d'homme comme il faut et digne de ce titre, s'il ne réunit l'agilité d'un jockey, l'érudition d'un sommelier et les connaissances d'un garde-chasse, vous comprenez que l'art de Jackson a aussi son importance et sa valeur, et que nous devions parler d'un homme d'un si grand poids.

On cite un mot naïf d'un sportsmann trop sensible qui assistait aux obsèques de cette célébrité. « Il n'y a plus d'espoir ? » aurait-il demandé, et Jackson était enterré.

Voilà qu'au moment de terminer, nous nous apercevons d'un oubli de notre *Courrier* : il a omis de vous faire part d'une grande nouvelle que peut-être vous connaissez déjà. La *polka* vit encore, mais son existence est menacée. On lui donne une héritière présomptive, la *redowa*. Il est vrai que certains connaisseurs prétendent que cette redowa n'est point autre chose que la polka elle-même et sa seconde édition, revue et augmentée ; d'autres réclament pour la débutante les avantages et privilèges de l'originalité et de la nouveauté. En attendant, le salon ne sait trop ce qu'il danse, ni sur quel pied danser.

Chronique musicale.

L'Opéra-Comique a inscrit dernièrement sur les registres de son état civil un tout petit enfant d'une constitution assez délicate. Quelques esprits chagrins ont tiré sur-le-champ son horoscope, qui est triste. Mais on sait ce que valent les horoscopes. Qui ne connaît celui de Voltaire? Il devait vivre six mois ; il a vécu quatre-vingt-quatre ans. Puisse le *Mari au Bal* jouir du même bonheur !

Voici la chose en quatre mots. Madame Du Bourget a un mari et un amant. L'amant est un jeune scélérat, profondément hypocrite, qui s'est fait timide et niais pour endormir la prudence de madame et les soupçons de monsieur. Monsieur donc, n'ayant pas de soupçons, se lance dans la dissipation et les grandes aventures, et laisse sa femme à onze heures et demie du soir pour aller au bal masqué où on lui a donné par écrit un rendez-vous mystérieux. En pareil cas, une femme qui se respecte se venge toujours, et fait bien. Madame Du Bourget écrit donc à M. de Grisevald, — ce jeune hypocrite que vous savez, — qu'elle désire passer la soirée avec lui et lui faire boire du thé. Et, comme il est minuit, vous comprenez sans peine tout ce que M. de Grisevald conclut de cette invitation *désheurée*, et de quel charmant espoir il se flatte en arrivant. Madame Du Bourget a compté sur sa niaiserie : elle ne veut qu'inquiéter un peu son volage mari. Mais voilà que M. de Grisevald n'est plus niais du tout et se montre parfaitement décidé à profiter de l'occasion. Il s'anime, il s'échauffe, il devient éloquent, passionné, pressant... Juste ciel! qui l'eût cru aussi dangereux? Heureusement M. Du Bourget rentre enfin, et je vous assure qu'il fait bien. Mais que va-t-il dire? et que lui répondre? « Ah! monsieur, par pitié, cachez-vous là, dans ce cabinet ! » — Et puis la scène de la *Gageure imprévue* et du *Mariage de Figaro*. — « Ouvrez-moi cette porte, madame. — La clef en est perdue. — Eh ! bien, je vais la forcer, etc., » En définitive, la paix se rétablit dans le ménage... et l'hymen triomphe sur toute la ligne.

Cela est un peu innocent et ne fera pas de révolution dans l'art dramatique. Mais il y a des détails gracieux, des mots finement spirituels, et l'on y reconnaît, à plus d'un signe, la plume élégante et légère de M. Emile Deschamps.

Cet écrivain s'était adjoint M. Amédée de Beauplan pour collaborateur musical. Voilà plus de vingt ans que M. Amédée de Beauplan jouit d'une réputation très-justement acquise... dans les salons. Il a fait une foule de charmantes romances et de ravissantes chansonnettes. N'a-t-il donc jamais lu Jean de La Fontaine qui dit quelque part avec tant de bon sens :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Pour écrire un opéra, même médiocre, il faut connaître l'harmonie, le contrepoint, l'art de disposer les voix, celui de combiner les instruments, celui de marier les instruments avec les voix, celui de construire les morceaux, de distribuer et de développer les idées... On ne sait tout cela qu'après l'avoir appris. Monsieur de Beauplan, faites des romances ! faites des romances ! faites des romances !

— Deux débuts importants ont eu lieu à l'Académie royale de musique : celui de mademoiselle d'Halbert et celui de M. Mathieu. M. Mathieu ne va pas au but par quatre chemins. Il s'est, du premier coup, établi de plain-pied au sommet du répertoire ; il s'est montré au public, barbouillé de noir et couvert de l'armure d'Othello. Il a une très-belle voix de ténor, suffisamment forte et dont la sonorité est des plus agréables. Il s'est acquitté avec honneur de quelques parties de ce rôle long et difficile, et plus médiocrement de quelques autres. En somme, il n'a eu qu'à se louer du public. Il a montré çà et là d'excellentes intentions. Sa voix ne paraît pas encore suffisamment posée ni exercée. Son intonation n'est pas toujours sûre ; sa vocalisation est incomplète et un peu pesante. Il a encore besoin de travailler. Mais qui l'en empêche? Personne, assurément. On peut donc estimer que l'Opéra vient de faire en lui une très-bonne acquisition. Si l'on est obligé, par la suite, de revenir sur cette opinion, c'est que M. Mathieu se sera manqué à lui-même.

Mademoiselle d'Halbert s'appelait au Conservatoire mademoiselle Pijon ; sous ce nom elle a obtenu le premier prix de chant au dernier concours. C'est une petite personne dont le visage est très-frais et le minois fort agréable. Sa voix est jolie, mais elle a paru un peu faible à l'Opéra. Elle sort mal ; elle est, comme disent les chanteurs, un peu *en dedans*. Ce défaut-là se corrige facilement. Il serait aussi à souhaiter que mademoiselle d'Halbert jouât le rôle du page Isolier, dans le *Comte Ory*, d'un air plus espiègle et plus réjouissant. Quoi! mademoiselle, vous chantez la musique du *Comte Ory*, et vous êtes triste ? Que vous est-il donc arrivé de funeste ? Quelle catastrophe lamentable vous a frappée?

—La troisième campagne de madame Viardot-Garcia à Saint-Pétersbourg s'est ouverte par une brillante victoire. Les premières représentations du théâtre impérial italien avaient été froides. Salvi, à peine guéri d'une assez grave indisposition, n'avait produit qu'un effet médiocre dans la *Lucrezia Borgia*. Mademoiselle Castellan n'était pas encore remise des fatigues de la saison de Londres. L'absence de Rubini se faisait d'autant plus tristement sentir que les ténors engagés pour le remplacer étaient plus faibles et plus mal reçus du public. Salvi étant retombé malade après la première représentation de la *Lucrezia*, madame Viardot a dû chanter le *Don Pasquale* dès les premiers jours de son arrivée. Un ténor, du nom de Borioni, remplaçait Salvi. Tamburini et Rovere jouaient les rôles du docteur et de Don Pasquale. Rovere a été parfaitement accueilli. Tamburini, qui vient de se reposer pendant l'été, a paru rajeuni ; sa voix est plus fraîche encore que l'année précédente. Mais les honneurs de la soirée ont été pour madame Viardot. Dès son entrée en scène une triple salve d'applaudissements et une pluie de bouquets lui ont témoigné tout le plaisir que les *dilettanti* russes éprouvaient à la revoir. La représentation a été interrompue pendant plus d'un quart d'heure. Le public enthousiasmé a fait répéter cinq morceaux à sa cantatrice favorite, et, après la chute du rideau, il l'a rappelée quinze fois, soit seule, soit avec les autres acteurs. Madame Arnould (mademoiselle Plessy) venait d'arriver à Saint-Pétersbourg, et elle se préparait à débuter dans le *Verre d'Eau*.

Théâtres.

THÉATRE-FRANÇAIS ; *Jeanne de Flandres*, tragédie de M. Bis. — AMBIGU-COMIQUE ; *les Mousquetaires*, drame de MM. Dumas et Maquet. — GYMNASE ; *Noëme*. — VAUDEVILLE ; *le Prince errant*. — PALAIS-ROYAL ; *le Pot aux Roses*.

Le public a parfois de singuliers caprices, et il se passe d'étranges fantaisies. Le plus souvent sa longanimité est vraiment touchante, et il affiche une patience soumise à de rudes

épreuves, et puis un beau soir, sa mauvaise humeur éclate tout à coup, et le voilà lançant ses foudres et ses carreaux contre une pauvre pièce; c'est dans un de ces accès d'indignation que nous venons de le surprendre sous prétexte de *Jeanne de Flandres*.

Jeanne de Flandres n'est pas une bonne tragédie, mais elle n'est ni meilleure ni pire qu'une foule d'autres que notre public a laissé passer avec sa bénédiction et sous le passe-port de son estime. C'est le pastiche assez exact de vingt actes que tous les cours de littérature recommandent à notre admiration; c'est une pièce d'une régularité exemplaire, ornée de noms historiques, pourvue d'événements infiniment peu vraisemblables, mais qui marchent et s'enchaînent avec un ordre et une méthode dignes de Campistron ou de M. Viennet.

Quant au style, qui est la cause ostensible et déterminante du désastre, à la familiarité parfois triviale du vers des *Burgraves* que l'on supportait hier, il unit l'allure emphatique et rhétoricienne de la *Virginie* que vous applaudirez demain. Pourquoi donc le public s'est-il fâché si joyeusement, et quelle tarentule l'a chatouillé jusqu'au fou rire. Que dis-je rire, notre monde était tout désopilé et tout *pasmé*, comme dit Rabelais, et il faudrait recourir à son vocabulaire pour peindre cet *espanouissement* universel.

Cette Jeanne est celle de la chronique, dont il est question dans Matthieu Pâris et dans Guillaume de Nangis, laquelle, selon la croyance populaire, aurait fait périr dans les supplices Baudouin, son propre père, afin de régner à sa place, et qui, selon l'histoire, n'aurait livré au bourreau qu'un imposteur armé contre son pouvoir et sa vie. Il est inutile d'ajouter que M. Bis a adopté la première de ces données, à laquelle il a donné l'assaisonnement d'un vassal révolté, Burkard, d'un page aimé de Jeanne, et du comte de Champagne, Thibaut, qu'elle n'aime pas. Quand l'action est bien et dûment engagée entre ces personnages, Baudouin se présente devant sa fille sous l'habit de pèlerin, et lui redemande sa couronne; tant que le vieux comte emploie pour la fléchir les supplications et la prière, Jeanne lui répond par des tirades, mais lorsqu'il en vient aux menaces, elle le fait prendre et pendre bel et bien. — M. Bis avait en le soin d'écrire le dénoûment de sa pièce dans son titre : *Régner à tout prix*; c'était épargner au public le désagrément d'une brusque surprise et de l'imprévu, attention délicate, mais inutile, *Jeanne* était condamnée à mort, les rires l'ont étouffée. L'auteur a retiré sa pièce, et nous avons bien envie de retirer notre compte rendu, car cinq actes versifiés laborieusement et en conscience, et une retraite honorable devant tant d'ennemis, tout ce courage méritait peut-être une critique plus approfondie et assurément une destinée moins orageuse.

Les acteurs ont travaillé de bon cœur à la catastrophe qui a eu lieu. Les hémistiches ricanaient en s'échappant des lèvres de madame Mélingue. M. Mirecourt a mis dans le rôle

(Théâtre de l'Ambigu-Comique. — *Les Mousquetaires.* — Le camp royaliste. 1er tableau du 2e acte.)

(Théâtre de l'Ambigu-Comique. — *Les Mousquetaires.* — La petite maison. 2e tableau du 1e acte.)

de Thibaut toute la gaieté qu'il n'a pas dans la comédie. On sait que le sérieux de M. Guyon frise un peu le comique. Beauvalet est le seul qui soit demeuré solennel et imperturbable.

Cependant et au même moment les *Quatre Mousquetaires* poursuivaient à l'autre bout de la ville le cours de leurs exercices et d'une représentation infiniment trop prolongée. Essuyer dans la même soirée le feu de douze tableaux, quelle patience! Et, quoi qu'en disent certains amateurs, un drame qui dure cinq heures n'est pas nécessairement un drame amusant. Ajoutez deux heures de faction sous le nom d'entr'acte au beau milieu des rugissements de l'amphithéâtre et de la poudre brûlée au nez du souffleur, et vous saurez gré à *l'Illustration* de vous épargner le voyage et ce tour de garde.

Notre dessinateur a choisi les trois tableaux les plus ornés et *décorés* de toute la pièce, qui n'est guère elle-même qu'une longue décoration et un immense trompe-l'œil. Il se trouve aussi que ces trois tableaux sont les plus dramatiques et les plus vifs. C'est d'abord le camp du roi Charles et de ses partisans; les mousquetaires croisant l'épée et se poussant des bottes inoffensives, tandis que Mordaunt casse la tête à son oncle d'un coup de pistolet.

Au tableau n° 2 nous retrouvons encore les mousquetaires et encore Mordaunt. Ces messieurs brandissent toujours leur terrible lame; mais Mordaunt échappe à leurs coups. Au fond, vous distinguerez peut-être un mur et dans ce mur une porte secrète dont le jeu mystérieux est d'un rare effet.

Vient enfin le dernier et suprême tableau, le couronnement du drame et son bouquet; il est magnifique. Comme cette mer respire, comme cet horizon fuit! Admirez le vert sombre de ces flots et le pâle éclat de leurs cimes, et cette lune mélancolique, cheminant dans des flocons de brume, et maintenant, que ce vaisseau saute et disparaisse dans les airs et que nos mousquetaires conduisent leur frêle barque à bon port.

Nous voici au Gymnase avec *Noémie*. Noémie est une pauvre jeune fille qui, comme Jeannette et Fanchon, est venue à Paris avec ses quinze ans et l'espérance. Cette espérance, elle la porte sur son cœur et sous la forme d'une lettre adressée au comte d'Avrigny, et qui lui fut remise par sa mère à son lit de mort.

Mais, au lieu d'arriver à sa destination, la lettre tombe entre les mains d'un neveu du comte, lequel a peu de bien et beaucoup de créanciers, et envoite l'héritage de l'oncle. Or, qu'est-ce que dit la missive? que Noémie est la fille du comte d'Avrigny. Alors notre coquin de neveu trouve très à propos d'escamoter sa fille à l'oncle d'Avrigny, et pour cela il escamote la lettre. Voilà donc la pauvre Noémie qui, se croyant repoussée par son père, prend un parti également honorable pour son cœur et son imagination : c'est d'entrer au service de la comtesse d'Avrigny, l'épouse légitime de monsieur son père; une substitution de soubrette s'effectue ainsi à vue d'œil : Noémie devient Annette, et Annette est changée en Noémie.

Cependant le neveu, qui n'a jamais vu la Noémie en original depuis et avant la lettre, tombe tout net dans un quiproquo nécessairement amené par le changement de nom, et comme il a changé son plan de campagne et ses intentions à l'égard de Noémie, qu'il ne songe plus à l'éloigner de son père, mais à la séduire, à s'en faire aimer et à enlever du même coup sa main et l'héritage convoité, il en résulte qu'il adresse toutes ses sollicitations et son amour intéressé à mademoiselle Annette.

Pendant que le neveu poursuit cette route, la véritable Noémie ou la fausse Annette a fait un bien autre chemin auprès de son père et dans ses affections; elle menace de s'y assurer et d'y conquérir la première place. Elle est si douce, si charmante, si sensible et si empressée, à tel point que la comtesse elle-même s'alarme de toute cette tendresse et demande l'expulsion de Noémie, d'autant plus encore qu'elle a appris de la bouche d'un officieux que l'on a affaire à une fausse Annette. Ne pressentez-vous pas que nous touchons à un éclaircissement final? En effet, le neveu d'Avrigny apporte à son oncle la lettre dont la soustraction est le pivot de la pièce, laquelle va se dénouer au moyen de sa restitution. « C'est ma fille! » et tout le monde de répéter : « C'était sa fille! » La reconnaissance est suivie d'un mariage et même de deux. Un cousin de madame Valentine d'Avrigny, personnage muet jusqu'à présent, prend tout à coup la parole pour épouser Noémie. Le neveu, suffisamment doté, s'arrangera d'Annette, la villageoise et la soubrette. M. le comte autorise ce mélange et cette confusion des races. Cette petite pièce provoque le rire, excite les larmes et occupe agréablement l'esprit : c'est une pastorale jouée dans un salon, une espèce de fabliau mondain qui se termine par une moralité consolante. Numa, le cousin, affiche une rouerie très-spirituellement bête. Tisserand est un acteur distingué, et mademoiselle Rose Chéri une charmante comédienne. Quand donc le Théâtre-Français se décidera-t-il à placer cette perle dans son écrin?

(Théâtre de l'Ambigu-Comique. — *Les Mousquetaires.* — La fuite en mer. Dernier tableau du 5e acte. — D'Artagnan, M. Mélingue. — Athos, M. Saint-Ernest. — Aramis M. Baron. — Porthos, M. Verner. — Mordaunt, M. Chelly.)

Restent, pour fin de compte, le Palais-Royal et le théâtre de la Bourse avec deux vaudevilles; l'un est peu spirituel et l'autre ne l'est pas du tout. Le premier s'intitule *le Pot aux roses*, et porte l'estampille Duvert; le second s'appelle *le Prince errant*, il a pour cornac M. Brisebarre.

Dans *le Pot aux roses*, il est grandement question de l'amour d'un épicier pour mademoiselle Phrasie, laquelle s'est coiffée d'un *chapeau chinois*. (Voir la définition dans les dictionnaires de musique.) L'épicier comble mademoiselle Phrasie de petits soins et de bâtons de chocolat, il lui prodigue toutes les douceurs, le sucre candi et les billets doux. C'est un pot de fleurs (pot aux roses) qui est le mystérieux véhicule de toutes ces tendresses plus ou moins épicées. Sous le nom de Polydore, le chapeau chinois gobe les friandises et abuse des lettres. En découvrant que l'épicier est marié, il a découvert le pot aux roses.

Au moyen du *Prince errant*, l'esprit de M. Sue se trouve traduit par l'esprit de M. Brisebarre, vous jugez de la parodie. C'est un scélérat bouffon, Rondin, qui poursuit et persécute une Agnès de banlieue, mademoiselle de *Carotteville*. Alors le prince... Mais ici le public a sifflé, j'ai bien envie d'en faire autant.

Je n'irai pas, dit le docteur Bartholo, m'aviser de lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis... — Qu'une cruche, ajoute Figaro.

De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Égypte et de Nubie.

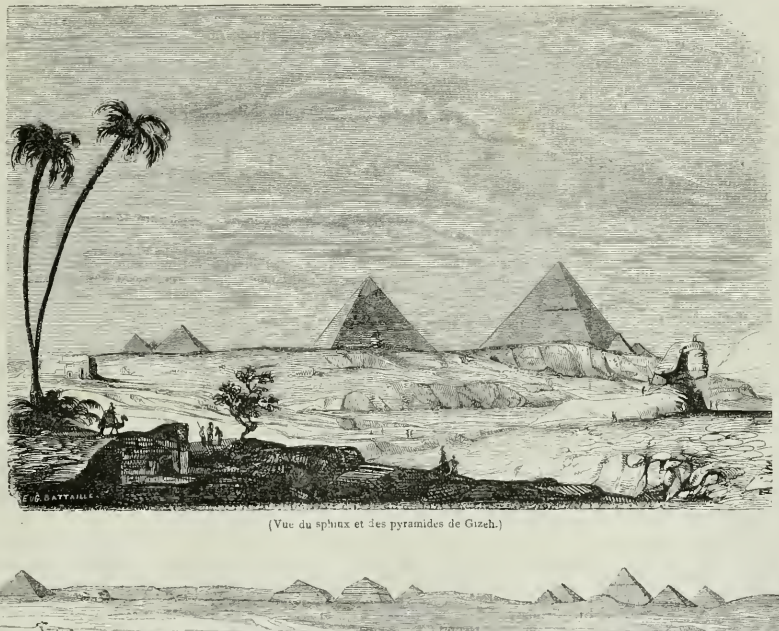
(Pyramides de Dahchour.) (Pyramide de Saccara.) (Pyramides d'Abousir.) (Thourah.) (Pyramides de Gizeh.)

(Vue de la région des Pyramides, prise du château de Thourah, de l'autre côté du Nil, d'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse, t. III, pl. 1.)

I.

Le dix-neuvième siècle ne sera pas seulement célébré par la grande épopée napoléonienne qui en a marqué le commencement; il le sera aussi par l'immensité des progrès qui s'accomplissent durant cette période au sein des connaissances humaines. Des découvertes destinées à changer la face du monde, l'application de la vapeur à la mécanique, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le prodigieux essor de l'industrie, une foule de sciences sorties du néant, enfin le monde matériel comme le monde moral agrandi, analysé dans ses plus profonds secrets, voilà les titres de ce siècle au respect de la postérité.

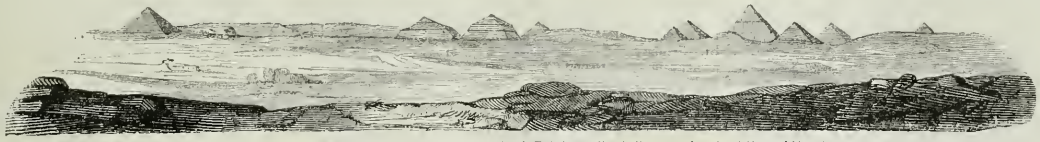
A peine est-il besoin de dire que, dans ce grand mouvement de l'esprit humain, c'est toujours la France qui marche à la tête des nations. Après avoir dominé l'Europe tour à tour par sa littérature, par sa philosophie, par ses armes, elle l'éclaire maintenant par la science. Selon les phases diverses de la civilisation, elle change l'instrument de sa puissance; elle n'abdique jamais l'empire. Parcourez le cercle entier des sciences, vous n'y trouverez aucune place où quelque énergique et laborieux enfant de la France n'ait planté sa bannière. Nous allons en citer un nouvel exemple.



(Vue du sphinx et des pyramides de Gizeh.)

On sait quels furent les résultats scientifiques de l'expédition d'Egypte. A la suite du jeune héros qui, comme Alexandre, alla réveiller de son épée victorieuse la vieille terre des Pharaons, une commission de savants illustres eut la mission de sonder les ténèbres de cette société célèbre et d'ajouter de nouvelles conquêtes au domaine du passé. Le succès dépassa les prévisions même du génie. Une antique et glorieuse civilisation exhumée de ses ruines, les bornes de l'histoire du monde reculées de deux mille ans, les véritables sources de nos connaissances retrouvées, enfin toute l'antiquité illuminée d'un nouvel éclat, tels furent les trophées les plus précieux de notre expédition; car tandis que la fortune nous enlevait la conquête politique, la conquête scientifique nous restait.

Bientôt toute l'Europe eut les yeux sur l'antique berceau

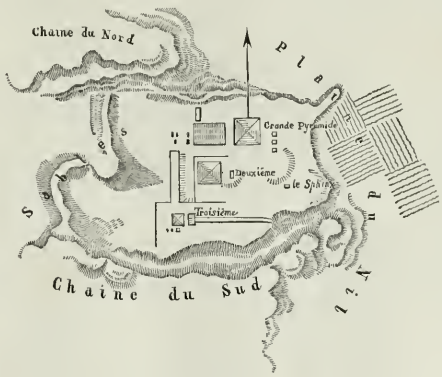


(Vue des pyramides de Saccara, prise d'une des pyramides de Dahchour, d'après l'ouvrage du colonel Howard Vyse.)

de la civilisation; une foule de savants se précipitèrent vers les rives du Nil pour achever la découverte de ce nouveau monde historique. Le secret des hiéroglyphes excitait surtout le plus légitime intérêt; car l'histoire de quatre mille ans devait naturellement se reconstituer dans ce grand nombre d'inscriptions et de manuscrits qui nous restent de l'ancienne Egypte, si la clef de ce langage mystérieux était retrouvée. Mais ce fut encore un Français, notre célèbre Champollion qui eut la gloire de cette précieuse découverte.

Cependant un grand mystère restait encore à pénétrer. Depuis quatre mille ans les Pyramides ne comptaient dans le monde que pour des tombeaux; mais devant des tombeaux qui, suivant le calcul de la commission d'Egypte, supposent chacun presque autant de matériaux et peut-être autant de travail et de dépense que la construction des plus grandes villes modernes, la raison humaine restait confondue.

En vain invoquait-on les caprices du despotisme, l'orgueil et la folie des rois: assigner un si puéril objet à de si prodigieux efforts blessait toutes les règles du bon sens. Et quant à la raison politique ou religieuse de l'Egypte à faire une question d'Etat du sépulcre de ses souverains, ni les anciens ni les modernes



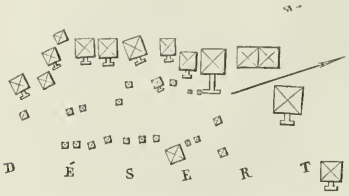
(Plan topographique du col de Gizeh et des trois grandes pyramides.)

n'avaient pu la pénétrer. Il fallait donc croire qu'encore une fois le génie mystérieux des colléges sacrés de l'ancienne Egypte s'était plu à dérober son secret au monde; et que le sphinx, placé au pied des Grandes Pyramides, n'était autre chose que l'emblème d'un défi jeté à la postérité.

Telle fut, en effet, et contrairement à l'opinion générale, l'hypothèse de la commission d'Egypte. En présence de ces restes magnifiques de la civilisation d'un grand peuple, M. Jomard, l'illustre interprète de la commission, n'hésita pas à repousser des suppositions humiliantes pour la raison humaine. Tout en admettant que les vides intérieurs ou les galeries souterraines des Pyramides avaient pu servir accessoirement à la sépulture des princes qui eurent la gloire d'élever ces monuments, il en attribua la construction à quelque grande pensée scientifique inconnue.

Malheureusement les efforts de la commission d'Egypte pour engager le problème dans une voie scientifique sérieuse ne furent guère secondés par le monde savant. Une absurde et vulgaire jalousie s'était attaquée, et surtout en France, aux travaux de la commission. Triste effet de nos discordes civiles! De misérables passions ne se bornaient pas à poursuivre dans

les membres de l'Institut d'Égypte les compagnons de gloire d'un héros malheureux, elles s'acharnaient aux traditions de l'ancienne Égypte comme aux trophées d'une de ses plus belles



(Plan des Pyramides de Méroé, en Nubie, groupe du Nord.)

expéditions. En vain les monuments égyptiens annonçaient un peuple extraordinaire et par la science et par son organisation économique. Il n'était pas d'obscur pédagogue dans les réduits poudreux de nos colléges qui ne se crût en droit d'insulter avec le plus superbe dédain à la mémoire de ce peuple. D'ailleurs, il faut l'avouer, le problème des Pyramides paraissait extraordinaire ; il semblait tellement impossible d'assigner un but utile à ces montagnes factices, que l'esprit humain était bien forcé de s'humilier devant cette inconnue.

Quoi qu'il en soit, il y a cinq ou six ans qu'une société de savants anglais voulut avoir raison de cet antique mystère. Elle se transporta donc sur les lieux, et, réunissant un grand nombre d'ouvriers sous la direction d'un ingénieur habile, entreprit les plus vastes travaux d'exploration. Mais après avoir fouillé pendant deux années l'intérieur des Pyramides, ouvert des tranchées, creusé des galeries et dépensé des sommes énormes à ces recherches, n'ayant pu découvrir aucun nouvel élément pour la résolution du problème, elle dut se borner à ce banal argument répété de siècle en siècle : « Les Pyramides renferment des sépultures, donc les Pyramides sont des tombeaux. »

Ainsi plus que jamais ce grand mystère paraissait impénétrable. Le monde savant se trouvait réduit à ne voir dans ces merveilleuses constructions qu'un témoignage stérile d'un orgueil insensé, qu'une expression magnifique du néant ; la mémoire d'un grand peuple semblait irrévocablement condamnée.

Mais tout à coup, du fond d'une prison, une voix se fait entendre pour protester contre cet arrêt. Un jeune savant français, étranger à la science officielle et qui n'a pas même vu l'Égypte, ne craint pas de braver le Sphinx. Nouvel Œdipe, au risque d'être dévoré par le monstre, il entreprend de le confondre ; et, pour la première fois depuis tant de siècles, la construction des Pyramides se trouve expliquée par un grand intérêt.

II.

Le nouveau système de la destination des Pyramides, communiqué pour la première fois au mois de juillet de l'année dernière, sous la forme d'un mémoire à l'Académie des sciences, et exposé au commencement de cette année dans un ouvrage imprimé (1), excita d'abord un grand étonnement parmi le monde savant. La question scientifique était si complexe, elle touchait à tant de connaissances diverses, qu'il fallait être versé tout à la fois dans les sciences archéologiques et physico-mathématiques pour en concevoir parfaitement la valeur. Mais bientôt un grand nombre de savants applaudirent à la nouvelle conception, et plusieurs académies n'hésitèrent pas à l'honorer de leur approbation. Enfin lundi dernier l'Académie des sciences a reçu de l'auteur la communication d'une série d'expériences physiques qui nous semblent achever, d'une manière complète, la démonstration de ce grand problème. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en essayant de leur donner une idée de cette question singulière : et comme rien n'est plus intéressant que de savoir par quel procédé de l'esprit les découvertes s'accomplissent, nous commencerons par leur faire connaître comment l'auteur est arrivé à concevoir l'espérance de percer à jour ce grand mystère.

M. de Persigny, qui expie, par une condamnation à vingt ans de détention, sa participation aux entreprises du prince Louis-Napoléon à Strasbourg et à Boulogne, était occupé dans sa prison de Doullens de différentes études historiques et scientifiques, lorsqu'un détail de ces études vint attirer son attention sur les ravages causés par les sables du désert : c'étaient des villes entières ensevelies sous les sables, des rivières détournées ou englouties, de vastes contrées submergées et enlevées à la culture par les vagues errantes de cet Océan singulier.

Ces phénomènes d'une nature si extraordinaire excitèrent son étonnement. Il se demanda comment l'Égypte, entourée de déserts, avait pu se garantir de ce terrible fléau. Il savait, du reste, que plusieurs villes du littoral occidental de l'Afrique, exposées aux irruptions du *Sahel*, avaient vainement tenté d'opposer au fléau les plus hautes murailles. Les sables poussés par les vents du désert, s'accumulant au pied des murailles à l'abri des vents contraires, y avaient formé des dépôts permanents, dont la masse, s'élevant sans cesse sur un plan incliné, avait fini par déborder l'obstacle. Le problème à résoudre était donc, peut-être, d'arrêter les sables entraînés par les vents du désert, sans les mettre à l'abri des vents opposés qui doivent les renvoyer au désert. Il fallait, par conséquent, à la place de murailles, de digues, d'obstacles continus, supposer des corps isolés d'une forme particulière, et disposés suivant certaines données expérimentales : c'est ainsi qu'il fut conduit à soupçonner la destination des Pyramides.

(1) *De la destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Égypte et de Nubie contre les irruptions du désert*, par M. Fialin de Persigny. 1 vol. in-8°, librairie Paulin, 60, rue Richelieu.

Quoique étrange au premier abord, l'idée que ces montagnes factices pouvaient servir à contenir les sables, fit une profonde impression sur son esprit. Comme il ignorait alors complétement la situation géographique et topographique des Pyramides, il résolut de faire concourir son ignorance même dans les éléments d'un calcul de probabilités. Il était clair, en effet, que si les Pyramides avaient à protéger la vallée du Nil contre les irruptions sablonneuses, elles devaient satisfaire à certaines conditions géographiques et topographiques naturellement indiquées par les données de la question du désert.

1° Ces monuments devaient se trouver sur le bord du désert ; 2° l'Égypte étant placée entre deux chaînes de montagnes, la chaîne Arabique et Lybique, qui la séparent l'une de la mer Rouge, l'autre de l'océan de sable africain, les Pyramides devaient être opposées au désert Libyque, évidemment le plus redoutable ; 3° ces remparts ont dû être construits aux points où la montagne présente des solutions de continuité, c'est-à-dire à l'entrée des gorges, des vallées, qui débouchent transversalement sur la plaine du Nil ; 4° les Pyramides doivent être par leur nombre et leur volume proportionnées à la grandeur du péril, et par conséquent groupées ou isolées selon la largeur des débouchés ; 5° dans chaque groupe, la plus grande Pyramide doit être située au point le plus bas du site, la plus petite au point le plus élevé ; 6° les dégradations et la démolition de plusieurs Pyramides par les Arabes ont dû réagir sur la plaine du Nil en affaiblissant sa défense, etc.

C'est ainsi que dans la solitude d'une prison, et loin des documents nécessaires à des recherches de cette nature, l'auteur établissait une série de conjectures auxquelles devaient nécessairement satisfaire ces monuments mystérieux, s'ils avaient été élevés contre les sables.

Bientôt une circonstance particulière vint lui donner la possibilité de vérifier la valeur de ses conjectures, en lui fournissant les moyens d'études nécessaires. Quel ne fut pas son étonnement ! les faits connus réalisaient toutes ses suppositions. Les Pyramides se trouvaient sur les bords du désert Libyque, dans la région du *Fleuve sans eau*, à l'entrée des divers débouchés qui communiquent avec cette mer de sable, toutes formant en quelque sorte les gorges de la montagne et disposées dans des rapports merveilleux. Enfin, partout où des Pyramides avaient été démolies par les Arabes, la plaine du Nil se trouvait saccagée par le désert et ensevelie sous les sables.

Mais quelle était la nature scientifique du problème ? comment concevoir l'efficacité de ces montagnes artificielles pour arrêter le mouvement des sables, malgré les intervalles qu'elles présentent entre elles dans un même groupe ? C'était là évidemment le mond principal du mystère. M. de Persigny passa des mois entiers à méditer sur cette grande difficulté du problème ; mais enfin il lui sembla que le dernier voile du mystère tombait tout à coup devant lui ; et voici à quelle idée d'une hardiesse singulière il s'arrêta :

Assises sur de si énormes bases et élevées jusqu'aux cieux, les Pyramides n'étaient pas de simples barrages ; mais ces massés prodigieuses cachaient un grand problème de mécanique : c'étaient d'immenses surfaces présentées au vent du désert ; elles avaient pour fonction d'opposer au fluide atmosphérique, dans chaque gorge de montagne dont elles occupent l'entrée, une résistance mécanique égale à l'excès de vitesse capable d'entraîner les sables ; elles devaient être enfin considérées comme de grandes machines aérostatiques, de puissants agents modificateurs des causes météorologiques du fléau.

Ainsi ces monuments, qui ne semblaient être jusqu'ici qu'une démonstration vaine et insensée de l'orgueil des rois, deviennent, dans le système de M. de Persigny, les plus magnifiques témoignages de la sagesse et de la science d'un grand peuple. Et, chose curieuse, la nature même du rôle providentiel que leur assigne ce système explique la facilité avec laquelle ce grand secret a pu si longtemps se dérober au monde. C'est qu'en effet la question historique des Pyramides, la question des mouvements du désert et celle de la résistance des fluides, ces trois inconnues d'un même problème, se prêtaient un appui réciproque pour confondre l'esprit humain. Il fallait que l'étude des textes et l'archéologie renonçassent à pénétrer seules le mystère et invoquassent le concours des sciences physiques et mathématiques. En vain les plus savants archéologues et les plus habiles explorateurs fouillaient les caveaux et les galeries souterraines des Pyramides. L'intérieur des constructions n'avait qu'une importance accessoire. C'est le site topographique lui-même qu'il eût fallu étudier ; c'est à quelques centaines de mètres en avant des monuments, dans chaque débouché du désert qu'on eût pu découvrir les traces du mystère.

Tel est le système nouveau que la science moderne est appelée à discuter. Ne fût-ce qu'une hypothèse, ce serait, du moins, la plus belle qui ait été faite sur ce grand mystère, la plus digne des investigations de la science. Que si réellement les Pyramides sont de grands ouvrages d'utilité publique, de grandes machines mécaniques destinées à protéger la Basse Égypte des irruptions du Sahel, cette découverte est destinée à prendre place parmi celles qui honorent notre pays et notre siècle. Une des plus belles pages de l'histoire de la civilisation est reconquise sur les ténèbres de l'antiquité ; et avec elle, toute une science perdue depuis des milliers d'années.

III.

Maintenant que nous avons donné à nos lecteurs une idée générale du nouveau système de la destination des Pyramides, et de son importance, il nous reste à leur faire connaître sommairement de quelle manière ce système a été exposé, quels sont les éléments principaux de la question, et enfin par quelles curieuses expériences M. de Persigny a su démontrer la possibilité du rôle qu'il assigne aux Pyramides.

L'ouvrage de M. de Persigny est divisé en trois parties distinctes qui correspondent chacune à l'une des trois principales branches de la question géographique, historique et physique. Voici, d'abord, un résumé succinct de la première :

Les contrées voisines des déserts de l'Afrique sont plus ou moins exposées au fléau des sables. Il est acquis à la géographie que la marche des sables se fait de l'intérieur du grand désert aux extrémités, c'est-à-dire des plateaux du centre vers les parties basses. Toute la surface du désert n'est pas, du reste, recouverte de sables mouvants. Le savant Ritter a établi la distinction qui doit être faite, conformément au génie de la langue arabe, entre le *Sahara* et le *Sahel*. Les régions élevées forment le Sahara, les basses terres, le Sahel. Le premier ne présente en général que des surfaces solides, rocheuses ou salines : c'est le désert simplement aride ; le second est une véritable mer de sable. De sorte que les grandes masses de sable ne se trouvent que dans les bassins du désert.

L'Égypte, qui n'est qu'une oasis au milieu du désert a été de tout temps occupée de combattre le fléau des sables. Là, comme l'a dit l'empereur Napoléon, le Nil ou le génie du bien, et le désert ou le génie du mal, sont sans cesse en présence. Sous une bonne administration, le Nil gagne sur le désert ; sous une mauvaise, le désert gagne sur le Nil. C'est cette lutte terrible qui, sous l'ancienne civilisation égyptienne, représentée par le combat symbolique d'Osiris et de Typhon, figurait dans tous les actes civils et religieux.

Il ne faut donc pas demander si l'Égypte eut des moyens de combattre le fléau. La commission d'Égypte s'est livrée à de longues recherches sur ce sujet. Elle a reconnu qu'une foule de dispositions, des canaux, des digues, des murailles et des plantations, connues sous le nom de *bois sacrés*, formaient anciennement le système de défense de cette contrée, et servent encore puissamment à protéger la plaine du Nil. Elle a fait aussi un tableau terrible des irruptions qui ont eu lieu depuis l'ancienne civilisation par le mauvais entretien, sous la domination arabe, des différents moyens de défense. Elle a montré des villes autrefois florissantes, comme Abydos, Coptos, etc., aujourd'hui ensevelies sous des montagnes de sable.

Il semble d'abord que les moyens de défense qui nous sont connus devraient suffire pour expliquer l'ancienne sécurité de l'Égypte et rendre inutile la recherche de moyens plus gigantesques, plus extraordinaires. Mais voici le nœud de la question.

La vallée du Nil est bornée de chaque côté et sur tout son développement par deux chaînes de montagnes, la chaîne Arabique et la chaîne Libyque, la première qui la sépare de la mer Rouge, la seconde de l'océan des sables de l'Afrique, du *Sahel* enfin. Ces deux chaînes ont environ cent lieues d'épaisseur et forment par conséquent deux vastes *Sahara*, c'est-à-dire deux déserts élevés, rocheux et peu sablonneux. Mais il y a une région de l'Égypte où c'est le Sahel lui-même qui vient aborder la plaine du Nil par le bassin couvert de sables mouvants que l'on appelle la vallée du *Fleuve sans eau*, et cette région, c'est la province de Gizeh. On peut donc concevoir qu'en présence de ces terribles montagnes mouvantes du Sahel qui, sur tant de points de l'Afrique ont non-seulement détourné mais englouti des fleuves, il ait fallu des moyens extraordinaires, gigantesques, proportionnés à la grandeur du péril. Aussi les Arabes, qui connaissent si bien les mouvements du désert, invoquent-ils des causes surnaturelles pour expliquer que la province de Gizeh ne soit pas entièrement ensevelie sous les sables. « Cette contrée située sur la rive occidentale du Nil en face du Caire, est célèbre (dit Abd'er-Rachid dans sa description de l'Égypte) par les talismans que l'on y a placés contre les sables. On y remarque surtout la statue antique connue sous le nom d'Abou-l-Houla, (le sphinx). Ce monument a été élevé pour empêcher, par sa vertu talismanique, que le pays ne soit entièrement englouti par les sables mouvants qui s'étendent derrière lui du côté du couchant et qui y forment comme un vaste mer. » (Traduction de J. J. Marcel, décade égyptienne.)

Il paraît donc bien établi que les points exposés aux plus graves irruptions sont les différentes gorges ou vallées qui de la région des sables mouvants dite *le Fleuve sans eau* débouchent sur la province de Gizeh et le Fayoum. Eh bien ! c'est là, et seulement là que se trouvent les pyramides d'Égypte. Cette position singulière des Pyramides à l'entrée des différents débouchés du Sahel n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucune attention sérieuse. Mais M. de Persigny est parvenu à l'établir, à l'aide de documents authentiques, et c'est assurément un des points les plus importants de la question.

La vue générale de la région des Pyramides qui est en tête de cet article, vue prise du château de Thourah, de l'autre côté du Nil, d'après le récent ouvrage du colonel anglais Howard Vyse dont nous avons rappelé les travaux d'exploration, donne une idée assez nette de la position de ces monuments.

IV.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. de Persigny est consacrée à l'examen des faits historiques et archéologiques. L'auteur reconnaît, comme un fait tout à fait accessoire et qui n'exclut pas une destination plus importante, que les Pyramides ont servi de tombeaux. On a trouvé dans les vides de ces monuments des momies d'hommes et même d'animaux. La deuxième pyramide de Gizeh contenait le squelette d'un bœuf Apis : ce qui prouve déjà que la vanité des Pharaons n'a pas seule réuni ces masses énormes, et que, dans la construction de ces monuments, la foi religieuse a tout au moins sanctifié et peut-être dominé l'idée monarchique. Si les Pyramides ont été de grands travaux d'utilité publique, chez un peuple religieux comme l'Égypte, elles durent être d'abord consacrées par la religion, et l'on conçoit, d'après l'esprit général de la civilisation égyptienne, que les rois qui eurent la gloire d'élever ces monuments aient revendiqué l'honneur de les faire servir à leur sépulture. On a trouvé d'ailleurs jusqu'à trente momies dans une pyramide. Les rois n'ont donc pas seuls obtenu l'honneur de ces pompeuses sépultures ?

L'auteur fait ensuite l'historique des travaux dont les Pyramides ont été l'objet, il rappelle l'opinion et les arguments des principaux écrivains qui se sont prononcés sur la destination de ces monuments. Les historiens grecs et latins, Héro-

dote, Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, Pline le naturaliste, les premiers historiens des Pyramides, sont unanimes quant à l'usage funéraire des vides intérieurs de la plupart de ces monuments; mais quant à la pensée qui a élevé ces colossales constructions, il y a beaucoup d'incertitudes et d'incohérence dans leurs récits. Hérodote ne dit pas un mot de la destination funéraire de la Grande Pyramide. Diodore avoue que ni les historiens, ni les Egyptiens eux-mêmes n'étaient d'accord sur ces monuments. Les différents récits sont remplis de contes populaires peu dignes de la majesté de l'histoire et qui prouvent bien que les historiens n'ont rien su de positif sur ce grand secret scientifique. Il faut croire que ce secret était déjà perdu pour l'Egypte ou tout au moins religieusement gardé par les hauts dignitaires des colléges sacrés, qui devaient en être seuls dépositaires, comme pour les autres mystères de l'Egypte.

Ce qui frappe d'abord, c'est la pauvreté des raisons données par les anciens et par les modernes pour expliquer de si prodigieux travaux dans une intention funéraire. Démonstration vaine et insensée de l'orgueil et de la richesse des rois; calcul politique pour prévenir les rébellions en occupant le peuple; crainte des princes de laisser leurs trésors à leurs successeurs ou à leurs ennemis; intérêt des rois à se créer des sépultures impénétrables, éternelles, d'après ce dogme que les âmes revenaient au bout de six mille ans habiter les corps qu'elles avaient quittés; voilà à quoi se réduisent les arguments de partisans de la destination funéraire. M. de Persigny s'attache à les réfuter, et si ce n'est pas la partie la plus difficile de son œuvre, ce n'en est pas la moins intéressante.

Il démontre d'abord que la construction de ces masses énormes comme moyen de dérober éternellement la cadavre d'un roi à la profanation des hommes eût été l'acte le plus insensé qui se puisse imaginer; car toutes les pyramides ont été violées; toutes devaient l'être. Elever ces fastueux monuments aux regards du monde entier, c'était provoquer, comme à plaisir, la curiosité, l'avidité même des siècles à venir. Tandis que le plus humble tombeau, la plus obscure retraite mystérieusement enfouie au sein de la terre eût été la plus cachée, la plus inviolable des sépultures, ces rois ont dit à toute la terre où se trouvaient leurs précieuses dépouilles. D'ailleurs, pourquoi créer des montagnes quand elles existaient toutes faites par la nature même; quand en face du site des Pyramides, le *Mokastam* offrait aux ressources de l'art des masses bien autrement profondes, mystérieuses, éternelles.

On sait que Chéops et Chephren, qui élevèrent les deux plus grandes pyramides de l'Egypte, n'eurent pas l'honneur d'être enterrés dans ces magnifiques tombeaux. Les peuples, irrités de ces travaux odieux, se soulevèrent à la mort des deux princes, et l'on fut obligé, pour dérober les deux cadavres à l'indignation publique, de les ensevelir dans des lieux écartés et secrets. Ces rois eux-mêmes en avaient donné l'ordre. Ainsi, Chéops est contraint de renoncer pour sa sépulture à cette merveilleuse tombe, œuvre des efforts d'un peuple entier; à sa mort, ce peuple indigné se soulève; et cependant voilà Chephren, le frère et le successeur de Chéops, qui n'a rien de plus pressé que de recommencer ces grands travaux. L'exemple et le désappointement de son frère ne l'éclairent pas; et, chose plus extraordinaire, cette nation qui vient de se soulever contre un caprice insensé, se remet immédiatement au service de la même folie; elle attend pour se révolter de nouveau que le deuxième monument soit terminé, toute prête ensuite à commencer le troisième. Quelle inconcevable contradiction!

Mais que faut-il dire de la sagesse des rois qui auraient entrepris ces grands travaux pour prévenir les rébellions: singulière sagesse qui provoquait comme à plaisir ce qu'elle voulait empêcher! Quant à leur crainte de laisser leurs richesses à leurs successeurs ou à leurs ennemis, elle n'est pas moins ridicule. Quelle bizarre idée se faisaient donc, de la richesse des rois, les philosophes de la Grèce et de Rome? La fortune d'un roi, c'est le revenu public; et il n'est pas besoin d'entreprendre des travaux si extraordinaires pour mettre en équilibre les dépenses et les recettes. Mais, le plus curieux, c'est cette appréhension de transmettre sa fortune à ses successeurs. Chéops, élève la grande Pyramide pour ne rien laisser à son frère Chephren; et celui-ci construit la deuxième pour déshériter son fils Mycérinus, qui, à son tour, comme vingt rois ses prédécesseurs, s'empresse d'enfouir ses économies dans une autre pyramide. Voilà un roi, un homme qui a peur de laisser ses trésors à son fils. Quelle intelligence du cœur humain!

En vérité, l'on reste confondu d'étonnement quand on songe que pour expliquer de si grandes merveilles, tant de savants se sont contentés de pareilles puérilités. Nous ne suivrons pas M. de Persigny, dans sa vive argumentation. Fort d'une idée heureuse, il s'attaque à tous les faits historiques et archéologiques, et montre avec quelle flexibilité les difficultés se courbent devant son hypothèse.

V.

Nous arrivons enfin à la troisième partie, c'est-à-dire à la résolution du problème scientifique. L'auteur s'est attaché à réunir tous les éléments du problème d'après les documents les plus authentiques, c'est-à-dire l'ouvrage de la commission d'Egypte, les dernières explorations du colonel Howard Vyse, etc. Voici les faits qui résultent de ces recherches.

Nous avons vu que les Pyramides d'Egypte et de Nubie sont distribuées en groupe à l'entrée des gorges de la montagne. Chaque groupe paraît garnir toute la largeur du débouché, en formant, pour ainsi dire, une ligne de défense transversale. Mais il y a une grande différence entre les groupes d'Egypte et ceux de Nubie. Ces derniers sont composés de Pyramides beaucoup plus petites mais dont le nombre peut suppléer au volume. Il y a des groupes qui comptent jusqu'à quarante et même soixante Pyramides, tandis qu'en Egypte les groupes les plus nombreux ne sont formés que de trois à quatre grandes Pyramides. Les Pyramides de Nubie sont beaucoup plus hautes que larges; c'est comme de grands piliers qui s'élancent en l'air, et qui sont très-rapprochés les uns des autres; les bases d'un grand nombre de Pyramides se touchent. Elles sont quelquefois distribuées sur deux ou trois rangs, irrégulièrement disposés; mais de manière à former une espèce d'échiquier. On conçoit que, malgré la petitesse de leur volume, ainsi groupées, massées sur la ligne de défense, elles puissent offrir à la vitesse d'un courant aérien une grande résistance. Il est donc permis de voir dans ces dispositions les éléments d'un véritable problème de mécanique.

Quant aux Pyramides d'Egypte, elles ne sont plus aussi rapprochées les unes des autres sur la ligne de défense; mais les intervalles ne dépassent pas certaines limites. Dans le groupe de Gizeh, le plus considérable par les proportions gigantesques des monuments et celui où ces masses énormes paraissent être les plus écartées les unes des autres, les intervalles ne figurent cependant que pour 349 mètres sur un développement de 1,005 mètres. Si l'on songe, en outre, aux proportions de ces montagnes factices dont la plus grande a 252 mètres de base et 146 de hauteur verticale, on peut sans peine se faire une idée de la puissante modification que doit subir la vitesse du fluide atmosphérique à la rencontre de si vastes surfaces.

A ces faits importants et parfaitement établis l'auteur en ajoute un autre non moins important et non moins bien établi; c'est que les Pyramides ne sont pas orientées, comme on le répétait depuis si longtemps, par rapport aux points cardinaux, mais selon la direction des gorges de montagnes dont elles occupent l'entrée, de manière à se présenter toutes de face au désert. On conçoit l'avantage de cette disposition, car la résistance d'un corps pyramidal qui reçoit de face le choc d'un courant, doit être nécessairement plus considérable que si le corps présentait l'arête.

Mais que faut-il entendre par la résistance mécanique d'une surface solide exposée au choc d'un fluide? Quel effet peut résulter de cette action? Ici les personnes étrangères aux études physico-mathématiques ne sauraient concevoir aisément que la vitesse du fluide puisse être modifiée par la résistance d'une surface solide. Aussi M. de Persigny s'est-il efforcé d'entrer dans toutes les considérations capables de rendre bien intelligible l'explication du phénomène physique qui sert de point de départ à sa théorie. Ce phénomène est du reste d'une démonstration facile. *Partout où un fluide en mouvement rencontre un corps solide et inébranlable, il y a pression du fluide contre l'obstacle; ou il y a pression, il y a condensation; où condensation, diminution de vitesse.* Or, le principe de diminution de la vitesse d'un courant aérien en amont d'un corps solide, inébranlable, une fois admis, — et ce principe est incontestable, — on conçoit *à priori* que si la résistance d'un groupe est assez considérable pour annuler l'excès de vitesse nécessaire pour mettre les sables en mouvement, les sables n'étant plus soutenus par une vitesse suffisante s'arrêteront en amont des Pyramides à une distance proportionnée à l'action aérostatique des surfaces résistantes.

Nous ne pouvons, dans le cadre qui nous est tracé, reproduire la longue démonstration de l'auteur. Il nous suffira de dire qu'il a pour le moins établi dans son livre ce point théorique d'après l'autorité de nos plus habiles géomètres, à savoir que si la diminution de vitesse est suffisante pour arrêter les sables en amont d'une pyramide, elle l'est aussi pour les arrêter à une distance sensible des faces latérales du corps; c'est-à-dire que les sables, en se déposant, doivent former, en avant de chaque pyramide, un monticule semi-circulaire dont les deux branches embrassent un espace au moins double du front de la pyramide: ce qui implique la résolution théorique du problème tout entier.

Mais quelque probables, quelque séduisantes que fussent les idées théoriques de l'auteur, elles manquaient d'une démonstration rigoureuse. On sait, en effet, qu'il est encore impossible de soumettre à l'analyse mathématique les difficiles calculs de la résistance des milieux. Il restait, il est vrai, à essayer de reproduire expérimentalement le phénomène aérostatique dont il s'agit. Mais les difficultés inhérentes de sa position de prisonnier n'avaient pas permis à M. de Persigny de faire les expériences nécessaires.

Aujourd'hui les expériences sont faites et les résultats en ont été adressés à l'Académie des sciences qui a nommé une commission chargée de les examiner. Nous avons assisté personnellement à ces expériences, et nous pouvons dire, dès à présent, qu'elles ont été couronnées du plus grand succès. L'arrêtement des sables par l'action mécanique de surfaces isolées sur l'air en mouvement a été victorieusement démontré.

M. de Persigny ayant déterminé, à l'aide d'un ventilateur, un courant aérien rasant horizontalement la surface d'un champ d'observation d'un demi-mètre de largeur, a pu reproduire aisément les divers phénomènes du désert. Un monticule de sable fin en grès pilé mis en mouvement par la vitesse du courant aérien a été mécaniquement arrêté à l'aide d'un petit groupe de pyramides, et aucun grain de sable n'a pu traverser les intervalles. Ce qu'il y a de curieux dans l'expérience, c'est que la *réflexibilité* ou la propriété des corps élastiques, comme l'air, de rejaillir à la surface des corps impénétrables, joue le principal rôle dans la reproduction du phénomène. Aussitôt que les surfaces résistantes sont opposées au mouvement du sable, le vent qui frappe ces surfaces, rejaillissant par la réflexion, rejette violemment les sables en arrière et dégage par conséquent le pied des petits monuments où aucun grain de sable ne peut plus aborder; de sorte que les sables se trouvent forcés de se déposer à une assez grande distance en amont des Pyramides, et selon certaines courbes d'équilibre, conformément aux inductions que M. de Persigny avait tirées des lois théoriques de la résistance des fluides.

M. de Persigny a fait aussi une série d'expériences pour justifier la forme pyramidale de ces grandes machines aérostatiques. Comparant les effets produits par une même surface, mais de forme différente, carrée ou triangulaire, mince ou prismatique, il a démontré, par le plus ou moins grand écartement de la courbe d'équilibre produite, que la résistance d'un plan mince triangulaire l'emporte sur celle d'un plan mince carré, et celle d'un corps pyramidal sur un plan mince triangulaire. Ces résultats sont, du reste, conformes aux données expérimentales dont on se sert habituellement pour le calcul de la résistance des milieux. Mais ils n'en sont pas moins précieux pour la démonstration. Au surplus, il ne faut pas oublier une autre considération importante. C'est que la forme pyramidale était imposée par les nécessités architecturales de la construction. Il était impossible d'élever en l'air de si prodigieuses masses de pierre sans leur donner une certaine inclinaison et de cette inclinaison résultait nécessairement la forme pyramidale. Enfin cette forme est très-favorable à la résistance des vents obliques, puisque c'est alors le plan de l'apothème qui est l'élément principal de la résistance.

Nous pourrions, dès aujourd'hui, rendre compte en détail aux lecteurs de *l'Illustration* de toute la série des expériences avec les figures explicatives qui en rendraient mieux les résultats que les descriptions écrites. Mais l'Académie des sciences étant saisie de cette question, nous devons attendre que la commission ait fait son rapport. J. G.

Résidences royales (1).

Fontainebleau. — La Forêt.

La forêt de Fontainebleau portait primitivement le nom de forêt de Bière. Ce nom lui serait venu, dit-on, d'un chef de pirates danois, nommé Bier-Cotte-de-Fer, qui, assiégeant Melun en 845, établit son camp entre la ville et la forêt. Quant à l'étymologie du nom de Fontainebleau, elle est très-controversée. Suivant les uns, il viendrait du nom d'un ancien manoir, dit le Bréau, nom que porte encore aujourd'hui l'abreuvoir situé au sud du parterre; suivant d'autres, il serait dû à un levrier favori de saint Louis, nommé Bleau, et qui, perdu pendant une chasse, fut retrouvé se désaltérant à une fontaine auprès de laquelle le roi se fit construire un rendez-vous de chasse, transformé plus tard en palais. Du reste, aucune de ces étymologies n'a été définitivement acceptée. Les aubergistes de Fontainebleau, qui sont une autorité considérable en la matière, expliquent bien plus naturellement la chose: ils prétendent que Fontainebleau vient de Fontaine-Belle-Eau. La question en est là. On n'a pas encore décidé qui a raison, des savants ou des aubergistes; et cela est d'autant plus difficile à décider, que probablement ils n'ont raison ni les uns ni les autres.

La forêt de Bière, comme on disait encore du temps de François Ier, ou de Fontainebleau, comme nous disons aujourd'hui, est, sans contredit, ce que les environs de Paris offrent de plus remarquable. Elle est l'accident le plus pittoresque de cette contrée assez riche en paysages gracieux, mais dépourvue de caractère et sans aucune espèce de grandeur. Car, il faut le reconnaître, parmi les capitales du monde, Paris est, sous ce rapport, une des moins bien partagées. D'autres sont assises au bord des vastes mers, des lacs ou des grands fleuves aux eaux profondes, sillonnées en tous sens par le passage animé des navires; d'autres encore sont placées en étage sur le penchant des collines et dominent au loin l'horizon ou bien voient s'étendre autour d'elles la ceinture des hautes Alpes, spectacle solennel et grandiose. Rien de tout cela pour Paris. Assis au milieu d'une plaine nivelée comme tous les terrains d'alluvion, il n'a, pour interrompre l'uniforme aspect de ses interminables champs de blé, de betteraves et de pommes de terre, que quelques collines d'un faible relief et mal accentuées, éventrées çà et là pour l'exploitation de la craie ou de la pierre à bâtir et dont l'aridité fournit, Dieu sait, quels sucs aux plus méchants vignobles de France, et se cache sous une forêt d'échalas, c'est-à-dire sous ce qu'il y a de moins pittoresque au monde. Quelques oasis de verdure viennent bien interrompre çà et là cette ennuyeuse uniformité. La Seine, dans ses détours, contribue à animer des paysages assez riants et disposés d'une manière coquette. Mais les plus jolis de ces paysages sont entourés de murs ou de grilles et fermés sous clef. Leur plus grande magnificence se réduit aux proportions d'un parc. Ce n'est pas là la nature des poëtes et des artistes. La forêt de Fontainebleau rachète seule, pour moi, l'infériorité du sol des environs de Paris à cet égard. Quand je dis des environs de Paris, je prends de la marge, car elle en est éloignée, comme on sait, d'une quinzaine de lieues. Là, du moins, la main de l'homme ne s'est pas appesantie partout; on peut trouver quelques solitudes pour y passer des journées entières dans la contemplation silencieuse et la rêverie non interrompue. Un sol continuellement accidenté, des chaînes de montagnes à franchir, des gorges sauvages à traverser, des plateaux nus et désolés, des steppes couvertes de bruyère à parcourir, la sombre majesté des vieilles forêts, les rochers entassés les uns les autres, brisés et épars et portant les traces de l'action lente et destructive du temps et des éléments, tel est le spectacle qu'offre cette contrée intéressante. Tout cela est bien autrement saisissant que le tableau si médiocrement champêtre de la banlieue parisienne. Aussi la forêt de Fontainebleau est-elle la première étape du peintre paysagiste, lorsque, tourmenté du besoin de se soustraire à l'éternelle répétition du platane académique, il charge son bagage sur ses épaules et se met en route pour son voyage à la recherche du pittoresque. Souvent même, à son retour d'Italie, de Suisse ou d'Auvergne, il éprouve un nouveau charme à s'y arrêter, et cette dernière halte lui est quelquefois plus fructueuse que ses longues excursions. D'ailleurs, il est là chez lui. La forêt de Fontainebleau est en quelque sorte son domaine. C'est

(1) Nous consacrerons quelques articles aux principales résidences royales et particulièrement à celles qui peuvent intéresser la curiosité par les restaurations récentes qui y ont été exécutées. Nous commençons par Fontainebleau; et, avant de nous occuper du château, nous croyons devoir accorder notre attention à la belle forêt qui l'entoure.

lui qui a imposé la plupart des noms, et ces noms sont devenus populaires. Ici les bancs de grès, placés à la crête d'un des chaînons, présentent une excavation; de par loi cette excavation est devenue l'antre des Druides; là, entre des blocs énormes entassés au hasard, un chêne, dont les racines sont masquées, semble ne reposer que sur la surface nue et sté-

(Fontainebleau, vue générale de la ville, prise du Calvaire, dans la forêt.)

(Forêt de Fontainebleau. — Chêne de Henri IV.)

rile de la roche, et sa tête, élancée dans les airs, est pourtant vigoureuse et verdoyante; il a reçu le nom poétique de chêne des Fées; plus loin, à l'entrée d'une gorge aride, un autre chêne isolé, à la mine refrognée, aux branches contournées sur elles-mêmes, a reçu un nom caractéristique, que les gens du pays ont altéré à cause de l'assonance; pour les uns c'est l'Orageux, pour les autres, c'est le Rageur. Mais la suzeraineté du paysagiste s'étend bien plus loin. Il semble, à quelques égards, être co-propriétaire avec la liste civile, et il n'a qu'à se louer de ses procédés à son égard. Cette excellente administratrice que vous savez, qui entend si bien l'aménagement des forêts et la coupe réglée, se relâche, pour lui plaire, de ses habitudes de stricte gestion et lui conserve les vieux arbres qu'il affectionne et dont elle pourrait pourtant faire de l'argent en les transformant en bottes de lattes. Car, hélas! ces chênes vénérables, autour de la cime desquels ont frissonné les orages de tant de siècles, ne sont guère plus bons qu'à cela. Les peintres établissent, pour la plupart, leur domicile au petit village de Barbizon près de Chailly; ils logent chez les paysans qui les bénissent et les rançonnent. C'est de là qu'ils se répandent aux divers endroits où les appelle l'inspiration. Mais leur rendez-vous de prédilection est dans la futaie de Bas-Bréau, autour du chêne de la reine Blanche. Ce vieux chêne, dans la cavité duquel ils renferment souvent leurs études et leurs ustensiles qu'ils retrouvent le lendemain, est remarquable par son tronc noueux et par le jet de ses branches. Tous l'ont peint et dessiné; tous le savent par cœur; c'est un arbre usé de toutes les manières. Cependant chaque nouvel initié à l'art vient faire au chêne de la reine Blanche un pieux pèlerinage, et, afin qu'on n'en ignore, inscrit son nom sur un registre ouvert à cet effet dans le voisinage, à l'imitation de ces touristes badauds qui, chaque année, s'in-

(Forêt de Fontainebleau. — Chêne de Charlemagne.)

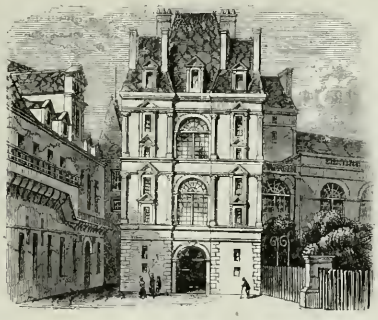
(Forêt de Fontainebleau. — Les Gorges d'Apremont.)

(Forêt de Fontainebleau. — La Roche qui pleure.)

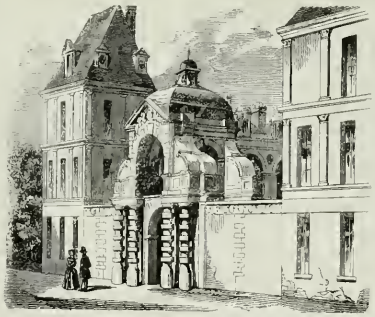
scrivent sur le registre du Montanvers et apprennent, dans toutes les langues, à la postérité la plus reculée, qu'ils ont eu l'inconcevable audace d'y venir boire une bouteille de vin d'Asti. Ici le registre n'est autre que l'écorce lisse d'un hêtre; elle est toute couverte de noms, depuis le pied jusqu'à six mètres au-dessus du sol où se lisent les noms de Corot et de

(Vue à vol d'oiseau des bâtiments du château de Fontainebleau.)

Marilhat. Ce pauvre hêtre semble avoir beaucoup à souffrir de sa malencontreuse proximité ; c'est à lui que s'attaquent les peintres pendant leurs moments de repos : la rude écorce de chêne ne se prêtant pas à la plaisanterie. Si, ne connaissant pas ces habitudes d'artistes et visitant la forêt de Fontainebleau pour la première fois, après avoir contemplé au soleil couchant l'admirable vue sur les dômes touffus de Bas-

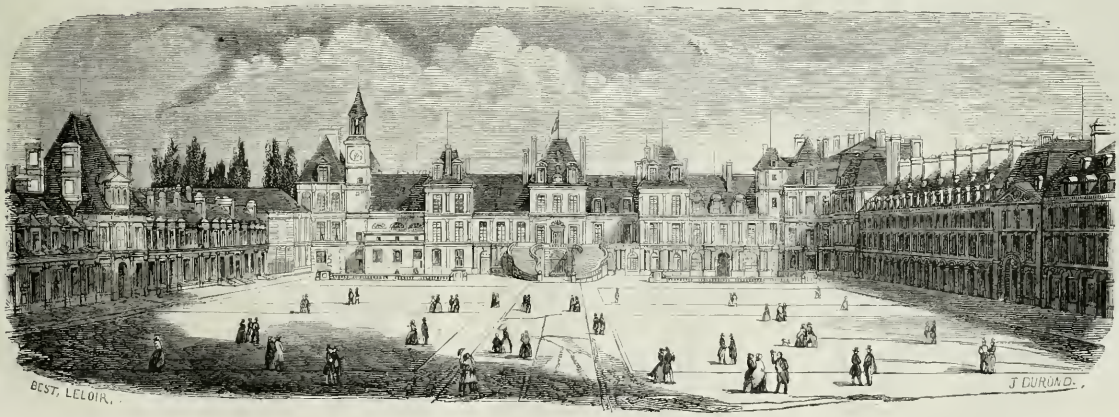


(Château de Fontainebleau. — Porte Dorée.)



(Château de Fontainebleau. — Porte de la cour Ovale.)

Bréau, qu'on a de l'extrémité du rocher de Cuvier-Châtillon, vous vous mettez à descendre et vous vous engagez, promeneur solitaire et recueilli sous la sombre horreur de la vieille futaie, arrivé vis-à-vis du hêtre aux nombreuses inscriptions, tout à coup vous apercevrez à la partie inférieure de son tronc une figure au front étroit, aux yeux fixes et hébétés, au nez énorme, aux dents de requin aiguës et sanglantes, effroyable



(Château de Fontainebleau, — Cour des Adieux, autrefois cour du Cheval blanc.)

figure qui vous rappelle ces horribles divinités auxquelles les Gaulois et les Germains faisaient des sacrifices humains. Au milieu de cette sauvage solitude, de ces chênes séculaires qui vous entourent et dont les branches, en se froissant, font entendre, sur votre tête, des craquements redoutables, il vous semble que vous tombez à quelque autel du vieux Teutatès et que vous allez bientôt expier votre profanation sous le couteau des Druides. Mais, en regardant de plus près, vous remarquez que l'abominable figure a une pipe à la bouche. C'est tout simplement une charge d'artiste!

Mais laissons les joyeux ennuis de Ruysdaël s'ébattre sous leurs ombrages favoris, et examinons la forêt dans son ensemble. Sa superficie est de 17,000 hectares et son pourtour de 100 kilomètres environ. Elle est bornée à l'est et au nord par la Seine; au midi, par la rivière de Loing et le canal de ce nom correspondant à celui de Briare. Elle ne commença à être bien connue que sous Henri IV; ce fut sous son règne que fut percée la route Ronde, ainsi nommée parce qu'elle embrasse le pourtour de la forêt à peu près par le milieu. Ouverte autrefois pour y placer les relais de chasse, elle sert aujourd'hui à l'agrément des promeneurs. Les routes, chemins, sentiers qui traversent la forêt dans tous les sens, comprennent un développement d'environ 500 lieues. Les rochers occupent un espace qu'on évalue à 4,000 hectares. Ils forment de longues chaînes ou collines qui s'élèvent souvent, ainsi que les plateaux de cette contrée, jusqu'à 140 mètres au-dessus du niveau de la Seine et marchent parallèlement entre elles et presqu'en ligne droite de l'est à l'ouest. Si l'on traverse la forêt du sud au nord, on a huit ou dix de ces chaînes à franchir. Quelquefois elles se rapprochent l'une de l'autre et forment alors des gorges étroites et allongées. Le sable et le grès de ces collines constituent une assise très-puissante, atteignant, quand sa puissance est entière, jusqu'à 55 mètres, mais cela est assez rare. On remarque à la partie supérieure des bancs de 6 ou 7 mètres d'épaisseur, traversés très-irrégulièrement de nombreuses fissures, d'un grès généralement dur et d'un grain si fin qu'il prend souvent l'aspect lustré; ils forment les plateaux élevés de la forêt, où leur surface ondulée n'est reconverte, dans de certains endroits, que d'un peu de terre végétale aride et improductive. C'est ce banc, connu sous le nom de banc Royal, qui est exploité de préférence pour le pavage; il est dépourvu de fossiles. Au-dessous de lui on trouve une masse considérable de sable, quelquefois d'un blanc éclatant, plus ordinairement coupé de lits nombreux d'un sable jaunâtre ou rougeâtre par l'hydrate de fer, et renfermant de nombreuses masses irrégulières d'un grès plus tendre et à grains plus gros que celui du banc. Ce sable et le grès qui le recouvre ont évidemment une origine commune et ne diffèrent entre eux que par l'état solide ou mobile de leurs parties constituantes. Le grès n'est rien autre chose qu'un sable solidifié par un ciment siliceux. Ce mode de formation peut servir à expliquer les formes irrégulières que le grès affecte, et entre autres, ses cavités remplies d'un sable pulvérulent. On rencontre fréquemment des rochers mamelonnés à leur surface et offrant les traces d'une cristallisation plus ou moins régulière, imitant les mailles d'un filet, tantôt serrées, tantôt déformées par leur allongement. Mais le phénomène qui a le plus attiré l'attention des curieux est celui des cristaux de grès ayant les formes polyédriques du carbonate de chaux, métamorphose due, comme on l'a reconnu, à la présence du carbonate de chaux dans ce ciment qui a agglutiné les sables quartzeux. Tous les musées de l'Europe et les cabinets des amateurs possèdent des échantillons de ce grès nommé pseudomorphique qu'on trouvait autrefois en abondance à l'extrémité du rocher de Saint-Germain. Les huit ou dix chaînes qui traversent la forêt semblent être des lambeaux d'une ancienne assise de sable et de grès qui s'étendait sur toute la contrée et qui aurait été, en grande partie, détruite par des cataclysmes postérieurs à sa formation. Les roches horizontales formant le plateau d'une colline se continuent au même niveau sur le plateau d'une autre colline, et aux bords de chaque plateau les immenses tables de grès, privées d'appui par l'entraînement, dans les parties basses, des sables sur lesquels elles reposaient, se sont brisées, affaissées par leur propre poids, et leurs débris ont produit, en glissant sur les flancs des collines et en s'entassant les uns sur les autres, ce chaos sauvage et pittoresque qui donne à la forêt de Fontainebleau un caractère si particulier. La nature du sol de cette forêt explique l'absence complète de sources que l'on y remarque et à laquelle on attribue la rareté des oiseaux : ils n'ont d'autre eau à boire que l'eau de pluie conservée dans les excavations naturelles et heureusement multipliées des rochers de grès.

Plus des deux tiers de la forêt de Fontainebleau comprennent des arbres indigènes dont les principales espèces sont : le chêne, le hêtre, le charme et le bouleau. Le chêne y est l'arbre le plus commun. Il y atteint, dans certains endroits, une hauteur considérable. On en rencontre qui ont jusqu'à sept mètres de circonférence; quelques-uns de ces arbres ont acquis de la célébrité et, grâce aux noms qui leur ont été imposés, sont devenus des buts de promenade. On ne les aborde qu'avec ce sentiment de vénération que l'homme, rapide passager sur la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont supporté le poids et résisté à l'action des siècles. Tels sont les chênes des Druides, de Pharamond, de Clovis, de Charlemagne, de la reine Blanche, etc... Du reste, comme cela arrive souvent, la renommée n'appartient pas toujours aux plus dignes, et une foule d'arbres magnifiques, faute d'un nom, restent inconnus, qui mériteraient tous les honneurs de la célébrité. Les vieilles futaies ont de 300 à 500 ans. La plus vieille est celle du Bas-Bréau à l'entrée de la forêt du côté de Chailly. M. Barillon d'Amoncourt, grand maître des eaux et forêts, indique déjà cette futaie comme très-vieille dans son procès-verbal de visite de l'année 1664. Il y a dans certains cantons des érables d'une assez belle venue et de magnifiques tilleuls; quant au châtaignier il est peu multiplié; mais l'essence d'arbres la plus rare autrefois, celle qu'on cherche à répandre le plus depuis quelques années, c'est le pin. La culture en a été pratiquée en 1784. Elle avait été tentée bien auparavant, car, en 1710, on vendit des pins âgés de 120 ans morts en cime et en racine par suite de la grande gelée de 1709. Il paraît qu'on renonça dès lors à les multiplier jusqu'en 1784. C'est à M. de Cheyssac que l'on doit l'introduction du pin maritime dans la forêt de Fontainebleau, et à M. Lemonier, premier médecin de la reine Marie-Antoinette, celle plus précieuse encore du pin sylvestre. Ce dernier fit venir du Nord des plants et des graines et en peupla le rocher d'Avon. La réussite fut complète ainsi qu'on en peut juger par les arbres qu'on y voit aujourd'hui. Depuis lors les pins ont été propagés et ont successivement envahi les terrains les plus arides et masqué, de leur sombre végétation, les collines de rochers restées nues jusque-là, contribuant ainsi à faire disparaître de jour en jour l'aspect de solitude sauvage de certaines parties de la forêt. Cette culture, discontinuée en 1789, ne fut reprise qu'en 1802; on la suspendit encore en 1807, et ce n'est qu'en 1811 que l'évidence des faits décida à entreprendre annuellement de nouveaux semis. Depuis que la destruction du gibier permet d'opérer sans entraves, on fait semer ou planter environ 200 ou 250 hectares par an. On estime qu'il faudra encore une quinzaine d'années pour couvrir les 4,000 hectares environ de terrains vagues qui exigent des pins. Le boisement résineux de la forêt s'étend aujourd'hui à près de 3,000 hectares. On comprend facilement la variété d'aspects que ces différentes végétations doivent produire : ici les vieilles futaies de chêne et de hêtres aux dômes touffus, là des cimes élancées des pins imitant, sous le souffle du vent, le bruit des flots qui se brisent au loin sur la plage; puis des espaces arides où dominent seulement le houx et le genévrier, ou de vastes landes couvertes de bruyères et sans aucun arbrisseau. Joignez à cela le chaos pittoresque des rochers de grès et vous aurez une idée de ce que la forêt de Fontainebleau peut offrir d'intéressant.

Les rois de France et l'empereur lui-même aimaient à y venir prendre le plaisir de la chasse. Les chasses avaient lieu ordinairement vers la mi-octobre. La ville, déserte le reste de l'année, s'animait alors, et des marchands de Paris y arrivaient en foule. Le gibier autrefois abondait dans la forêt. On y a compté, dit-on, jusqu'à trois mille animaux tant cerfs que daims et biches. Les sangliers étaient aussi très-nombreux, mais ils ont beaucoup diminué sous l'empire parce que c'était la chasse favorite de Napoléon. Aucune réclamation d'indemnité ne fut élevée à cette époque par les propriétaires riverains; mais ils se plaignirent sous la restauration, et les tribunaux, appelés en 1817 à juger la question, condamnèrent la liste civile à les indemniser des dégâts. Cette indemnité, augmentée d'année en année, montait en 1830 à plus de 60,000 francs par an. A la révolution de Juillet, la forêt perdit ses cerfs et ses sangliers, et les propriétaires riverains perdirent leurs 60,000 francs. — Les promeneurs peuvent traverser aujourd'hui la forêt dans tous les sens avec la plus grande sécurité. Le terrible chasseur noir, le grand veneur, qui la parcourait jadis avec sa meute mystérieuse, a disparu pour toujours. Les bêtes les plus redoutables sont, de nos jours, la vipère pour les gens qui ne font pas attention où ils mettent le pied, et la fausse oronge, pour les gourmands qui aiment mieux cueillir eux-mêmes leurs champignons que de les acheter au marché. La princesse de Conti, en 1751, et le cardinal Caprara, sous l'empire, faillirent mourir pour avoir cédé à cette fantaisie. Dieu vous garde de la vipère et de la fausse oronge!

A peine est-on sorti de Fontainebleau qu'on entre dans la forêt et que les scènes les plus pittoresques se révèlent à vous : au sud, c'est le rocher d'Avon; au nord, c'est d'une part *le Calvaire* du haut duquel on a sur la ville une vue générale que nous reproduisons ici : de l'autre le mont Ussy, colline admirablement accidentée, et dans laquelle s'enfoncent quelques petites vallées ombreuses, quelques combes solitaires où les artistes et les curieux viennent visiter, soit le chêne des Fées, soit celui de *Charlemagne*, antique habitant de la forêt, ayant à sa base vingt et un pieds de tour et que nous reproduisons également. L'extrémité du mont Ussy se réunit par un petit plateau aux hauteurs qui dominent la vallée de la Solle, si chère aux touristes. Une route nouvellement terminée, et contournant ces hauteurs dans la partie opposée au rocher de Saint-Germain, permet de jouir sous tous les aspects du ravissant tableau de cette vallée. Après s'être reposé un instant au rocher des deux Sœurs, on dit adieu à la vallée de la Solle, et, traversant la route de Paris, l'on entre dans la belle futaie dite la Tillaie. Là à l'angle d'une route s'offre à la vue un chêne remarquable par son tronc élancé et parfaitement droit, et qu'on appelle le Bouquet du roi. Non loin de lui, on admirait naguère un hêtre magnifique surnommé le Bouquet de la reine; ce surnom gracieux ne l'a pas protégé. Il a été brisé près de sa base par l'ouragan du 19 août dernier, qui a également renversé çà et là quelques arbres séculaires que tant de tempêtes avaient respectés. Le vieux chêne de Pharamond, qui est dans le voisinage, a résisté et élève vers le ciel, comme un Titan que rien ne peut abattre, sa membrure gigantesque. Aucun autre arbre de la forêt n'offre peut-être à l'égal de lui le caractère de la vigueur jointe à la vétusté des vieux âges. De la Tillaie du roi, on peut se rendre soit aux *gorges d'Apremont*, chaos de rochers formant à perte de vue des collines nues parmi lesquelles les touristes vont visiter une caverne et quelques vieux chênes isolés tels que le Bélus, le Sully et *le Henri IV*; soit aux gorges de Franchard où se trouvait, au XIIe siècle, un ermitage, devenu depuis un monastère, qu'on détruisit en 1712 de peur qu'il ne devînt un asile de débauche ou une retraite de voleurs. C'est aujourd'hui la demeure du garde du canton. Une lettre de l'abbé de Sainte-Geneviève adressée au frère Guillaume, qui habitait seul cet ermitage, sous le règne de Philippe-Auguste, fait de ce lieu une description peu séduisante : « Je ne vous dissimulerai pas, dit-il, que j'étais frappé de terreur à la pensée d'une solitude si horrible, que les hommes et les bêtes féroces elles-mêmes semblent craindre de l'habiter. L'herbe ne croît pas sur cette terre aride, et l'eau qui coule goutte à goutte de la roche qui est proche de votre cellule, n'est ni belle à voir, ni bonne à boire. Dans votre cellule elle-même, la grossièreté des vêtements et de la nourriture, la dureté du lit, la crainte des voleurs qui vous oblige à ne sortir que pour les motifs les plus impérieux, de peur d'avoir le sort de vos deux devanciers qu'ils ont assassinés, tout était fait pour détourner du genre de vie dans lequel vous cherchez la perfection. » Cet endroit, si sauvage que les bêtes féroces elles-mêmes semblaient le fuir, est aujourd'hui journellement fréquenté dans la belle saison par des troupes de visiteurs et de visiteuses qui ne viennent pas y chercher la voie du salut, mais seulement des impressions romantiques. Tout autour de la *Roche qui pleure* le sol est foulé, piétiné comme sur une grande route; le rocher est couvert de noms et d'inscriptions. Cet universel fléau qu'on appelle le touriste a fané tout cela. Abandonnez-lui donc et la *Roche qui pleure* et l'antre des Druides, qu'on trouve un peu plus loin sur la paroi de rochers à gauche de la gorge de Franchard. Ce sont pour lui les colonnes d'Hercule. Vous, à travers les bruyères en fleur sur lesquelles bourdonnent des milliers d'abeilles, suivez la vallée jusqu'à sa terminaison dans la plaine pour y admirer l'entassement des blocs énormes de grès formant deux promontoires qui rappellent les hautes moraines des glaciers, et, appuyant à votre gauche, tournez ou traversez les diverses collines de rochers et de sable blanc qui s'étendent entre la gorge de Franchard et la gorge aux Archers, pour jouir plus longtemps du spectacle de solitude et de stérilité de toutes ces petites vallées à leur ouverture. Les promeneurs d'humeur paisible qui ne veulent pas quitter leur voiture suivent ordinairement, à partir de la vallée de la Solle, une autre route : traversant la futaie du Beau-Tilleul, ils s'arrêtent au carrefour de Bellevue pour contempler un des plus beaux points de vue de la forêt, et se dirigent, de là, vers la mare aux Œvées, marais inabordable avant 1850, mais devenu depuis, par suite des travaux exécutés à cette époque pour rassembler les eaux dans un bassin creusé à cet effet, un rendez-vous de promenade pour les habitants de Melun et de Fontainebleau. Plus près de Fontainebleau le mont Aigu, et, dans une autre direction, au sud, la gorge aux Loups sont également deux points très-pittoresques assidûment visités, et méritant de l'être. Tels sont, en y comprenant le Bas-Bréau, dont nous avons déjà parlé plus haut, les divers sites les plus intéressants signalés à la curiosité dans la forêt de Fontainebleau. Mais il en est une foule d'autres aussi riches en beaux aspects, quoique moins célèbres; ils se révéleront de toutes parts à celui qui pourra consacrer quelques semaines à parcourir cette admirable forêt.

Dans un prochain article nous parlerons du château, réunion de bâtiments construits à diverses époques de la monarchie et imposants par leur grandeur, bien que confus dans leur disposition générale et disparates par leurs différents genres d'architecture. La *vue à vol d'oiseau*, que nous produisons ici, donne une idée exacte de ce vaste ensemble. La partie la plus ancienne des édifices se trouve autour de la cour Ovale ou du donjon, dont la porte d'entrée, faisant face à la cour des offices bâtie par Henri IV, fut surmontée par ordre de ce monarque d'un dôme élégant, et reçut le nom de *porte Dauphine* à l'occasion du baptême de Louis XIII qui eut lieu sous ce dôme. Sur le revers de ces édifices, du côté du parterre, et en face de la chaussée de Maintenon, qui longe l'étang, se trouve la *porte Dorée* élevée par François Ier et décorée, d'après les dessins du Primatice, de peintures mythologiques que M. Picot a restaurées en 1855. C'est par cette porte que Charles-Quint fit son entrée en 1539, et que la duchesse d'Etampes s'enfuit, pour se dérober à la colère de Diane de Poitiers, après la mort de François Ier. — Une des gravures représente la façade principale du château et la grande cour d'honneur ou *cour des Adieux*. La façade du fond a été construite par François Ier; le grand bâtiment à droite, ou l'aile de Louis XV, a succédé sous ce monarque à la galerie d'Ulysse peinte à fresque par le Primatice et Nicolo dell'Abbate. Cette vaste cour, ayant 152 mètres sur 102, était primitivement fermée par des bâtiments du côté de la place de la ville : Napoléon les fit remplacer par la grande grille qu'on voit aujourd'hui. Longtemps appelée *cour du Cheval blanc* à cause d'une figure équestre en plâtre (moulée d'après celle de Marc-Aurèle à Rome) que Catherine de Médicis y avait fait placer, elle a pris depuis 1814 le nom de *cour des Adieux*, et elle le gardera, parce que ce nom se rattache à un souvenir, devant lequel pâlissent les souvenirs de la vieille monarchie, et qu'il est consacré par une grande gloire et une grande infortune.

Rosa et Gertrude.

Suite — Voir t. V, p. 362, 378, 394, 406, 426, et t. VI, p. 6, 26, 42, 58, 70, 90, 102 118 et 131.)

LV.

Quand Gertrude fut revenue à elle-même, j'essayai de lui parler de cette mort si sereine, de cette délivrance si secourable, de ce propos qu'elle avait elle-même fait entendre : « Il vaut mieux qu'elle meure! » Mais c'était trop tôt encore, ces paroles la blessaient, et elle les repoussait du geste. Couchée auprès de son amie qu'elle n'avait pas cessé de serrer dans ses bras, tantôt, comme si Rosa eût été vivante encore, elle lui souriait, elle lui parlait, elle lui prodiguait tous les témoignages d'une incomparable tendresse; tantôt, après l'avoir en vain appelée par les noms les plus chéris, elle retombait dans les transports d'une délirante affliction, pour demeurer bientôt oppressée, gémissante, ou bien en proie à une morne stupeur.

« Gertrude, lui dis-je enfin dans l'intention de la retirer de

cet état en lui proposant des soins à remplir, il est, vous le savez, de funèbres usages auxquels il faut satisfaire; trouvez-vous bon que je fasse venir pour vous aider la femme Miller? — Non! non! je vous en supplie, répondit-elle avec effroi. Moi seule je ployerai le corps, moi seule je veillerai auprès de lui, moi seule j'accomplirai les derniers et secrets désirs de ma chaste amie! » Je quittai alors Gertrude pour aller choisir parmi le linge de ma maison ce que j'y trouverais de plus fin et de mieux approprié à l'emploi qu'elle en voulait faire, et je retournai ensuite auprès d'elle. Durant cette courte absence elle avait défait la coiffure de Rosa, en sorte que le lit était inondé des flots de sa longue chevelure, et je remarquai aussi que l'alliance avait disparu de sa main. Sans me rien dire, Gertrude prit le linceul; puis après qu'elle m'eut tendrement entraîné vers le lit pour que je fisse encore une caresse à son amie, elle me pria de la laisser seule en m'avertissant de frapper d'une certaine manière quand je voudrais rentrer dans la chambre, et en me priant de faire en sorte que personne d'autre ne vînt à s'y présenter.

Quand j'eus quitté Gertrude, je me retirai auprès de mon fils, et vers le soir nous reçûmes la visite du joaillier Durand. Ce brave homme, tout pénétré de l'affliction que j'avais dû ressentir, venait me marquer qu'il y entrait en part bien sincèrement, et il ajouta que comme, dans l'état de délaissement où était morte Rosa, je pouvais désirer, qu'à défaut de parents qui pussent accompagner son convoi, quelques personnes se présentassent pour en tenir lieu, il avait voulu être des premiers à m'offrir ses services à cet effet. Je lui témoignai combien sa démarche, sans me surprendre, me causait de contentement, et tout aussitôt nous abordâmes le sujet auquel cette démarche elle-même conduisait tout naturellement. Il se trouva que mon fils avait déjà pourvu à tout le matériel de l'ensevelissement, et comme il fit remarquer que Miller avait eu l'obligeance cette après-midi même de quitter son ouvrage pour se rendre avec lui auprès de l'officier civil, afin d'y servir de témoin pour faire dresser les pièces relatives au décès de Rosa, nous convînmes ensemble qu'il lui serait fait la proposition de marcher avec nous trois en rang de parent le jour du convoi, et que s'il acceptait, nous honorerions là nos démarches à cet égard. « Aussi bien, ajoutai-je, ce modeste cortége sera composé des quatre seuls hommes qui aient, à des titres divers, marqué de l'intérêt à la pauvre Rosa pendant son exil à Genève, et je ne pense pas qu'il fût agréable à son amie de le voir se grossir de personnes indifférentes. » Ceci réglé, j'entretins M. Durand et mon fils des circonstances à la fois touchantes et consolatrices qui avaient signalé les derniers moments de Rosa, et quand je fus arrivé à ce reconnaissant mouvement qui l'avait portée à faire appeler mon fils, celui-ci m'ôta la parole pour déclarer avec larmes que jamais témoignage plus beau ne l'avait enflammé du désir de s'en rendre digne, et que cette distinction que Rosa lui avait faite, en réclamant de son amitié le baiser d'éternel adieu, avait pour lui un charme et une valeur contre lesquels venait échouer sa tristesse et se briser son affliction elle-même.

Quand M. Durand nous eut quittés, nous vîmes arriver Miller et sa femme. Tous les deux ils venaient pour pleurer avec nous et pour me marquer le remords qu'ils ne cessaient d'éprouver de ce que, le soir de notre retour de Versoix, ils s'étaient montrés si durs et si offensants pour cette angélique jeune dame. « Pour ceci, leur dis-je, je vous l'ai depuis longtemps pardonné, car dès le lendemain, j'ai su sous l'empire de quelles apparences vous aviez dû agir ainsi que vous l'avez fait; aussi, pour vous donner à la fois la preuve que je ne conserve aucun sentiment de rancune à cet égard et l'occasion d'effacer jusqu'à la trace de votre offense d'alors par un témoignage d'affectueuse estime, je vous demande, Miller, de marcher, vous quatrième, avec M. Durand, mon fils et moi, en rang de parent au convoi de Rosa. » A cette proposition Miller montra une vive satisfaction, et il me remercia avec chaleur d'avoir bien voulu l'honorer au point de songer à lui dans cette occasion.

Vers dix heures j'allai moi-même porter à Gertrude quelque nourriture et de la lumière. Je la trouvai assise auprès du lit, qui pleurait silencieusement, et en la revoyant je ne pus que m'abandonner de nouveau au cours de ma propre douleur. Cependant, ayant jeté les yeux sur Rosa dont la physionomie, d'ailleurs aussi blanche que le linceul dans lequel elle était ployée, avait une ineffable expression de douceur sereine et de religieux contentement: « Chère enfant, dis-je en m'inclinant pour imprimer mes lèvres sur son front glacé, que votre visage montre bien que vous êtes morte au Seigneur et entrée maintenant dans sa paix! Hélas! quand je vous affligeais naguère de mes remontrances, j'ignorais étrangement quelle âme était la vôtre, et qu'au sein même de votre faute vous étiez encore toute parée de la plus sainte innocence, comme sous cet air de fragilité vous étiez toute forte de la plus chrétienne piété! » Puis, m'adressant à Gertrude : « Ma bien-aimée, ma fille chérie (c'est vous, je ne l'ai point oublié, qui, l'autre jour, me disiez l'être de cœur), sachons mêler à nos larmes de douleur celles de consolation et de joie, puisque voici notre Rosa délivrée, heureuse et désormais sous une garde qui ne lui faudra plus. Car viennent à présent les outrages des méchants, viennent surtout les révélations redoutables, les découvertes d'opprobre ignoré, de flétrissure imméritée, l'y voilà soustraite à toujours par la manifeste sollicitude de celui qui veillait sur cet ange. Ah! non, Gertrude, au nom de Rosa elle-même, point d'amertume, point de murmure; et si nous voulons n'être pas indignes de l'exemple qu'elle nous a donné, que la tristesse seule, mais tempérée par la gratitude, trouve place dans nos cœurs! » Gertrude était trop profondément ébranlée pour pouvoir me témoigner par son discours qu'elle acquiesçait à ces paroles; mais, usant du tour qui était mieux à sa portée, elle avait suspendu ses pleurs pour les écouter, et l'abandon avec lequel elle se livrait à mes tendres caresses m'était un signe qu'elle s'associait à mes sentiments.

Quand nous fûmes demeurés quelque temps en silence, j'appris à Gertrude que sa séparation d'avec la dépouille mortelle de son amie aurait lieu le surlendemain, jeudi, vers le milieu du jour, et qu'à ce moment-là je ferais, selon l'usage qui est pratiqué dans notre Église, un petit service funèbre en présence des personnes, d'ailleurs bien peu nombreuses, conviées à l'enterrement; qu'au surplus, il lui faudrait permettre que, dès le lendemain matin, Rosa pût être déposée dans sa dernière demeure, et que, pour cette triste opération, l'aide de quelqu'un lui serait absolument nécessaire. Alors Gertrude me nomma la femme Miller comme étant la personne de qui elle accepterait le plus volontiers les services; puis, passant à un autre objet : « Un vœu de ma Rosa, qui doit être religieusement accompli, dit-elle, c'est qu'en aucun temps sa mère n'apprenne, par qui que ce soit, que c'est la lettre qu'elle lui a écrite qui a été l'occasion de son accident et la cause de sa mort. Je vous conjure donc, mon cher monsieur Bernier, puisque sûrement vous ne tarderez pas à écrire aux parents de Rosa, d'imaginer à ce sujet telle manière de présenter les choses qui écarte de leurs esprits jusqu'au soupçon même de la vérité. Que si vous répugnez à vous faire en ce point l'exécuteur du vœu de Rosa, alors confiez-m'en le soin, et j'écrirai dès cette nuit. — N'ayez crainte, lui répondis-je, je serai en ce point, comme dans les autres, l'exécuteur fidèle du vœu tout filial de Rosa, et il ne tiendra pas à moi que cette malheureuse mère ignore à tout jamais qu'elle a, sans le savoir et en croyant n'être que tendre, immolé son enfant. »

Alors Gertrude, relevant ces dernières paroles : « Hélas! me dit-elle, absolvons cette mère infortunée qui, tout en sachant, elle, ce que nous ne faisons, nous, qu'entrevoir à peine, l'irrémédiable flétrissure de sa fille, lui pardonne néanmoins autant qu'elle l'ose, et en bravant pour cela l'inexorable tyrannie d'un époux sans entrailles, le crime honteux dont elle la croit complice.... » Puis avec un soudain accent de haine vengeresse : « Réservons nos malédictions pour celui... » Ici l'indignation, le dégoût des images de souillure, des suffocations d'horreur et de saisissement l'empêchèrent de poursuivre, et je lui dis : « Gertrude, détournons nos pensers de cet homme, ou bien ils troubleraient de ressouvenirs odieux cette douce sérénité des derniers moments de Rosa. Qu'importe maintenant à notre amie qu'un monstre ait flétri cette dépouille faite pour la terre, puisque l'âme immortelle qu'elle recélait est montée au ciel pure comme les plus pures et chaste comme les plus chastes! » Ces paroles parurent descendre sur le cœur douloureusement aigri de Gertrude, comme fait un baume salutaire sur une cuisante blessure, en sorte qu'accédant avec un visible soulagement à l'avis que je venais de lui faire entendre, elle prit l'alliance sur la table, et elle dit en me la remettant : « Prenez ceci, promettez-moi de le détruire, et plus jamais, j'en éprouve comme vous le besoin, plus jamais ni le nom de cet homme, ni aucun discours dont il soit l'objet, ne souillera de nouveau mes lèvres! »

Vers onze heures, après avoir prévenu Gertrude que mon fils entendait veiller lui-même dans la chambre à manger, afin d'être à portée de la servir et aussi afin qu'elle n'eût pas à ressentir l'impression d'une solitude absolue, je la quittai pour aller prendre quelque repos.

LVI.

Au petit jour j'appelai mon fils pour qu'il vînt me donner des nouvelles de Gertrude. Il m'apprit que vers deux heures, Gertrude, vaincue par la lassitude, et craignant que le sommeil ne vînt la surprendre, avait entr'ouvert la porte pour le prier de se tenir auprès d'elle durant quelques instants, et que s'étant à dessein abstenu de lui parler, après qu'il s'était trouvé dans la chambre, elle n'avait pas tardé à s'endormir dans la bergère; qu'environ une demi-heure après Gertrude s'étant réveillée en sursaut, comme par l'effet d'un rêve pénible, elle avait passé d'une sorte d'égarement douloureux à l'effusion d'un bouillant désespoir, et qu'alors seulement il s'était approché pour tâcher de la consoler en lui parlant soit de la triste destinée qui aurait attendu Rosa dans ce monde, soit du bonheur dont elle jouissait actuellement dans le ciel, qu'ensuite ils avaient continué de s'entretenir ensemble jusque environ les premiers avant-coureurs de l'aube; qu'alors, avant qu'il se retirât, Gertrude l'avait conduit auprès du lit pour qu'il vît une dernière fois son amie et pour qu'il jouît avec elle de l'air de douce sérénité qui était répandu sur ses traits.

Dès que je fus levé, je m'occupai d'écrire aux parents de Rosa pour leur annoncer la triste nouvelle de la mort de leur enfant. Tout en leur présentant cette mort et les causes qui l'avaient précipitée comme l'effet d'un accident fortuit, je saisis cette occasion de leur apprendre que Rosa ne m'avait jamais abusé en quoi que ce fût de ce qui la concernait; que si, à la vérité, j'avais été dans le cas d'obtenir tout récemment des demi-révélations qui me portaient à douter de la validité de son mariage, elle avait, quant à elle, quitté ce monde sans avoir, grâce à Dieu, abordé un seul de ces doutes, et que, bien au contraire, d'elle-même et sans aucune hésitation, elle avait interprété les expressions sévères qui se trouvaient dans les lettres de sa famille comme se rapportant exclusivement à la faute qu'elle n'avait cessé de se reprocher, celle d'avoir pu se marier secrètement et sans leur participation. A ces observations j'ajoutais des détails sur les circonstances de sa mort et sur l'édifiante et chrétienne résignation de ses derniers moments, puis je terminais par des consolations plus particulièrement à l'usage de sa pauvre mère. Quand j'eus terminé cette lettre, j'allai la faire lire à Gertrude, qui en approuva entièrement le tour, en sorte que j'envoyai mon fils la jeter dans la boîte.

Cependant le bruit de la mort de Rosa s'était répandu avec une grande rapidité dans le voisinage, et, à la malice des caquets, avaient succédé soudainement l'intérêt, la pitié et une curiosité remplie de décente bienveillance. Aussi dès le matin de ce jour j'eus à recevoir visite sur visite de mes principaux paroissiens et à écouter avec embarras, de la part de la part de ceux-là même qui l'avaient blâmée naguère, l'éloge fait sans tempérament de ma charité envers la pauvre Rosa. Comme je suis habitué à ces retours irréfléchis d'enthousiaste sympathie, je n'y pris garde que pour m'humilier devant le Seigneur à propos de tant de louanges frivoles et de témoignages immérités. Mais j'eus bien de la douceur à recevoir la visite de quelques humbles de mon troupeau, de ceux-là qui, exempts d'engouement comme ils sont exempts de malice, traitent leur pasteur comme un ouvrier de la vigne, sans plus, et savent lui marquer avec simplicité la confiance dans son effort et le bon espoir dans ses intentions. L'oncle de cette jeune fille qui m'avait suivi en sanglotant quand j'étais sorti de chez Marie vint aussi. J'appris de lui que sa nièce, après avoir rompu fidèlement avec les vicieux, commençait à se nettoyer un peu de réputation et qu'avant un ou deux mois il comptait pouvoir l'associer à ses autres ouvrières, sans que celles-ci s'en trouvassent scandalisées. Je lui exprimai ma satisfaction à ce sujet et je l'engageai à m'envoyer cette enfant toutes les semaines une fois pour que je pusse entrer en part avec lui dans sa bonne œuvre. Enfin, je vis arriver dans l'après-midi la bonne dame de Versoix, et, en me ressouvenant de son humanité si spontanée et si généreuse envers la pauvre Rosa, je goûtai une vive consolation à confondre mes larmes avec les siennes. Gertrude, que je fis prévenir de la présence de cette dame dans la maison, voulut aussi la voir, et quand je l'eus introduite auprès d'elle, elle la conduisit vers la bière qu'elle tenait entr'ouverte pour lui laisser cueillir un baiser sur le visage de son amie.

Dans cette même journée, par une de ces coïncidences qui sont si communes au milieu des vicissitudes de ce monde, les valises de ces dames arrivèrent. Elles étaient à mon adresse et expédiées de Zurich. Je les fis aussitôt transporter dans la chambre de Gertrude, présumant qu'il valait mieux brusquer l'impression qu'elle ressentirait de cette restitution en la faisant se confondre avec d'autres encore plus douloureuses, que de l'ajourner à des temps où elle viendrait rompre le calme difficilement obtenu d'une situation moins à plaindre. Dès que Gertrude les eut en sa possession, elle en ouvrit une pour y chercher le portrait de la mère de Rosa, et dès qu'elle l'eut trouvé, elle me pria de faire enlever ces valises dont la vue lui faisait horreur, et de disposer, en faveur des pauvres de ma paroisse, de tous les objets qu'elles recélaient, puisque de sa vie elle ne voulait ni en porter ni en revoir aucun. Elle se dirigea ensuite vers la bière, et elle ajusta le portrait sur le cœur de Rosa, en m'avouant qu'elle goûtait quelque douceur à se former, au moyen de ces vains symboles, l'image du rapprochement qui avait été si vivement désiré par son amie. « Je les mis dans le sépulcre, ajouta-t-elle, pendant que les larmes ruisselaient sur ses joues, et je ne passerai pas un jour sans prier Dieu qu'il les unisse plus tard dans le ciel! »

Vers le soir on vint m'annoncer que la fille Marie était à l'extrémité et que si je voulais lui prêter mon ministère dans ses derniers moments, je ne devais pas tarder à me rendre chez elle. A cet appel, je m'y acheminai sur l'heure. Dès que je fus entré dans la chambre, les femmes, cette fois, s'éloignèrent sans que je leur en eusse donné l'ordre, et je me trouvai seul à seul avec la mourante. « Eh! bien, lui dis-je, mon enfant, l'instance du mal et l'approche de la mort ont-elles enfin subjugué ton âme et forcé ton cœur à faire le compte de ses voies? » Elle ne répondit à ces questions que par un murmure d'angoisse et de gestes d'égarement; puis, comme j'étais debout auprès du chevet, elle se saisit de mon bras pour s'y cramponner avec effroi. Je voulus essayer de la calmer en priant pour elle; mais dès les premiers mots elle m'interrompit en s'écriant : « Est-il vrai que Rosa soit morte? — Oui, » lui dis-je. Alors elle poussa d'horribles cris qui attirèrent de nouveau les femmes dans la chambre, et j'assistai en commun avec elles au spectacle le plus lugubre qui puisse se rencontrer sur la terre, à celui de la créature rebelle et pécheresse qui se débat sans préparation et sans espoir contre le roi des épouvantes.

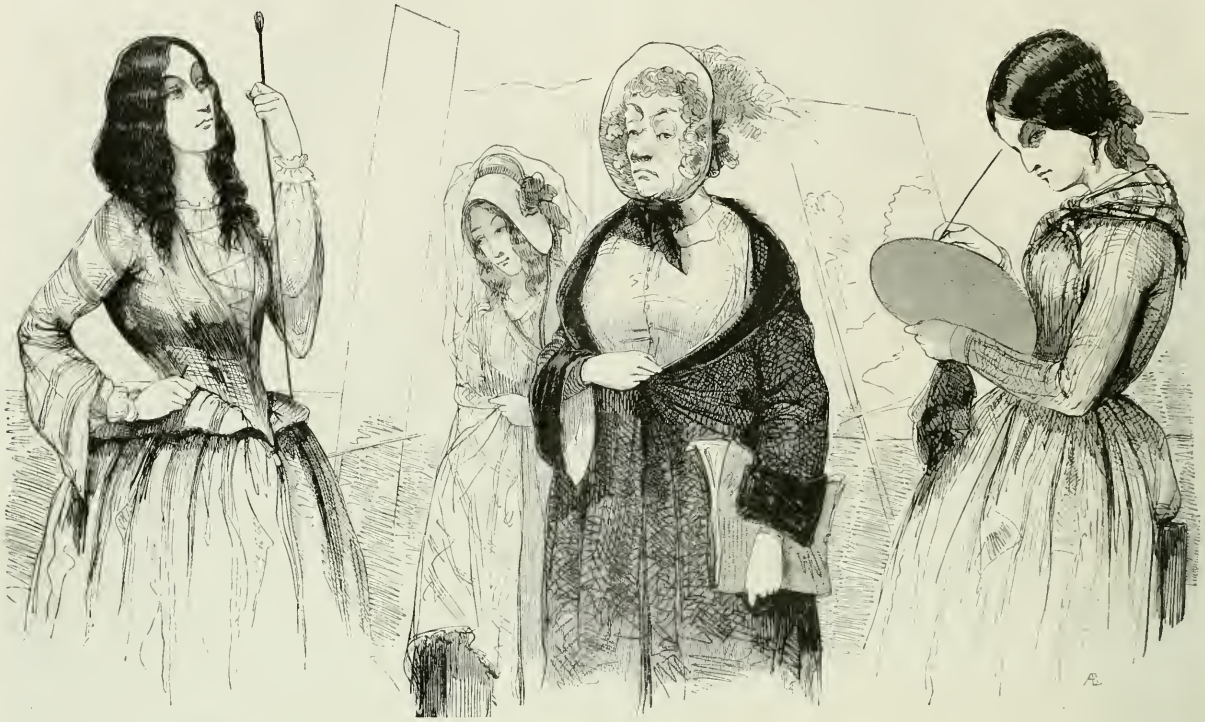
Cependant, les cris de Marie s'affaiblissant de plus en plus pour se perdre bientôt dans un râlque râlement, et comme je connus qu'elle était près d'expirer : « Mon enfant, lui dis-je, emploie les minutes qui te restent à implorer ton pardon au nom de notre Sauveur Jésus-Christ. » Mais, sans répondre à cet appel, elle murmura : « Judith, Judith, » et une des femmes s'élança : « Tu lui remettras... » Ici la voix de Marie expira sur ses lèvres, et elle perdit presque aussitôt connaissance. « Qu'est-ce, dis-je à cette femme, que tu as à me remettre? » Elle me conduisit alors dans une chambre voisine où elle me fit voir les valises du jeune monsieur, qu'il y avait fait déposer précipitamment à l'occasion de sa dernière alerte; puis, ayant retiré d'une armoire une petite cassette, elle la déposa entre mes mains en disant : « Voici ce que Marie m'a dit hier au soir de vous remettre dans le cas où il serait constant que la jeune dame est morte. » Je pris cette cassette et je l'emportai chez moi; des visites m'y attendaient, quelques-uns de mes paroissiens entre autres, qui venaient pour s'informer de l'heure exacte de l'enterrement, parce que c'était l'intention des hommes du quartier, me dirent-ils, de faire cortége à la jeune dame, tant par respect pour sa mémoire que par considération pour moi. Je les remerciai de leur démarche et je leur répondis que le convoi partirait de mon logis à l'heure précise de midi.

Quand je me trouvai libre, j'ouvris la cassette : elle contenait des liasses de lettres. A peine j'en eus parcouru des yeux quelques-unes que tout le mystère de la destinée de Rosa m'était dévoilé. Je frémis d'horreur et je rendis grâce à Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il l'avait prise à lui. Puis je refermai la cassette et je la déposai en lieu sûr, remettant à d'autres temps de faire le dépouillement de ces lettres pour y suivre à la trace, et en quelque sorte jour par jour, le fil d'artifices et de scélératesse qui, après avoir enlacé et perdu Rosa, avait failli s'enrouler aussi autour de Gertrude pour l'entraîner violemment dans l'abîme.

R. TOPFFER.

(La suite à un prochain numéro.)

Études physiognomoniques et morales faites au Louvre, par M. Damourette.



(Son mari fait le ménage.) (En chemin pour le Louvre.) (Comme on travaille au Louvre.)

(Un talent original.) (Discussion entre deux représentants de l'art au dix-neuvième siècle.) (Il se nourrit l'espérance.)

Études physiognomoniques et morales faites au Louvre, par M. Damourette.

(Très-forte.) (Une connaissance utile et agréable.) (Un talent mûr.)

(Un des Narcisse du Louvre.) (Étude de femme par un rapin.) (Ne lui parlez pas de l'Académie.)

Bulletin bibliographique.

Dictionnaire des sciences philosophiques, par une société de professeurs de philosophie. 5 vol. in-8 (les trois premières livraisons de l'ouvrage). — Librairie de l'Université, rue Pierre-Sarrazin, 12.

Cette importante publication, déjà fort avancée aujourd'hui, compte au nombre de ses rédacteurs plusieurs membres de l'Institut et un grand nombre de professeurs distingués de l'Université, sous la direction de M. Franck, de l'Institut. Si nous nous hâtons de lever ainsi le voile dont s'étaient modestement couverts les auteurs de la nouvelle encyclopédie, c'est que leurs noms sont une première garantie pour l'ouvrage, et qu'aujourd'hui, par la science qui court, trop souvent derrière l'anonyme se cachent avec prudence certaines *sociétés de savants* qui seraient, j'imagine, bien en peine de se nommer.

L'Université, qui comptait pour peu de chose, au dernier siècle, dans la science philosophique, nourrit à présent le plus grand nombre de nos philosophes; c'est dans son sein que s'est formée, que s'est accrue et que se perpétue l'école florissante de l'éclectisme, hors de laquelle je ne dirai pas qu'il n'y pas de salut, mais seulement qu'il n'y a rien aujourd'hui, à quelques exceptions près. C'est donc à l'Université qu'il appartient de faire, à notre époque, l'inventaire philosophique, d'évaluer les richesses définitivement acquises par la science, de mettre à la portée de toutes les intelligences les derniers résultats obtenus dans cette étude abstraite et profonde de la pensée; enfin, c'est aux chefs de l'éclectisme qu'est réservé de jouer aujourd'hui le rôle utile et brillant de Diderot et de d'Alembert.

Nos philosophes ont d'abord, pour entreprendre une pareille tâche, un avantage décisif sur leurs prédécesseurs, les premiers encyclopédistes : à savoir, ils peuvent laisser de côté les sciences exactes et naturelles qui tenaient et devaient nécessairement tenir tant de place dans l'encyclopédie du dix-huitième siècle. Alors, comme on sait, la philosophie inclinait fort au matérialisme; seduite, ébloüie par les progrès inespérés des sciences naturelles, dont on ne prévoyait plus le terme, elle se subordonnait elle-même volontairement à l'étude du monde physique, et, dans son admiration pour les grandes lois qui régissent la matière, elle voulait faire subir à la pensée l'empire de ces lois. De là, une préoccupation constante, outrée, des sciences positives. Platon avait écrit jadis sur la porte de son école de philosophie : « Nul n'entre ici qui ne soit géomètre »; Diderot était tout prêt à écrire sur la porte de l'Encyclopédie : « Nul ne pénètre ici qui ne soit géomètre, médecin, physicien, botaniste, chimiste, algébriste, etc »; et, naturellement, dans la composition du grand dictionnaire, il devait faire la part la plus large à toutes ces connaissances mathématiques et physiques qui, dans l'opinion du temps, formaient la base nécessaire d'une bonne philosophie. En un mot, les faits de l'expérience avaient le pas sur ceux de la raison pure.

De nos jours, les philosophes, sans rejeter les acquisitions expérimentales de leurs devanciers, ont pourtant rendu à la pensée, non-seulement toute l'indépendance qu'elle n'aurait jamais dû aliéner, mais encore toute sa supériorité essentielle que ne peut balancer l'ensemble des phénomènes et des merveilles matérielles. La science de la raison se dégage donc et s'élève sur une hauteur où elle doit régner seule désormais, n'ayant plus besoin de se servir du piédestal des sciences inférieures; la philosophie rompt cette funeste alliance qu'on l'avait force de contracter avec des étrangères, et qui la conduisait, nous l'avons vu, par une pente rapide, au plus profond *athéisme*. Le nouveau dictionnaire se présente à nous purement philosophique, sans un mot de médecine ni d'algèbre; c'est l'étude dogmatique et historique de la pensée, et tout au plus admet-il, pour aider à la connaissance psychologique, cette simple dose de physiologie que Descartes a mise si sobrement dans son Discours sur la Méthode. C'est là, vous le concevez, un immense progrès sur la première encyclopédie; et si le nouveau dictionnaire ne peut exercer la même influence politique et religieuse, au moins ne niera-t-on point qu'il ne doive avoir une bien plus grande autorité philosophique.

Pour faire connaître pleinement le but, l'esprit et le plan de leur vaste publication, les auteurs ont mis en tête de la première livraison une préface détaillée, que l'on peut regarder comme leur profession de foi et le résumé de tout leur ouvrage. Nous nous bornerons ici à résumer à grands traits cet exposé d'une doctrine qui nous semble, sinon le dernier mot de la science, au moins le point le plus sérieux et le plus élevé que la philosophie ait encore atteint, puisque cette doctrine n'est que la conciliation des meilleurs systèmes et le complément raisonné de l'un par l'autre.

« Nous croyons, disent les auteurs, que la philosophie et la religion sont deux choses distinctes, dont l'une ne saurait remplacer l'autre, et qui sont nécessaires toutes deux à la satisfaction de l'âme et à la dignité de notre espèce; nous croyons que la philosophie est une science tout à fait libre, qui se suffit à elle-même et ne relève que de la raison; mais nous soutenons en même temps que la raison vient de Dieu, qu'elle est, comme lui, immuable et absolue dans son essence.]

« Nous ne connaissons pas de science sans méthode, et notre méthode est celle de Socrate et de Descartes, mais appliquée avec plus de rigueur et développée à la mesure actuelle de la science; également éloignée et de l'empirisme et de la pure spéculation, la méthode psychologique étudie, à la clarté de la conscience, les faits de l'âme humaine, qu'elle élève ensuite et généralise à l'aide de l'induction et du raisonnement.

« Grâce à cette méthode, nous enseignons en psychologie le spiritualisme le plus positif, alliant le système de Leibnitz à celui de Platon et de Descartes, regardant notre âme comme une force libre et responsable, comme une existence entièrement distincte de toute autre, qui se possède, se sait, se gouverne et porte en elle-même, avec l'empreinte de son origine, le gage de son immortalité.

« En morale, nous ne connaissons pas de transaction entre la passion et le devoir; mais nous croyons en même temps que sous l'empire de cette loi souveraine du devoir, dont la charité et l'amour de Dieu sont le complément indispensable, tous les besoins de notre nature trouvent leur légitime satisfaction, toutes les facultés de notre être sont excitées à se développer dans le plus parfait accord.

« Dans les questions relatives aux rapports de Dieu avec l'homme, nous avons fait au sentiment sa part, tout en maintenant les droits et l'autorité de la raison, c'est-à-dire que nous nous défendons du mysticisme comme du panthéisme.

« Enfin, nous pensons que l'histoire de la philosophie est inséparable de la philosophie elle-même, et qu'elles forment toutes deux une seule et même science; nous admettons que la vérité est de tous les temps, qu'elle fait, en quelque sorte, l'essence même de l'esprit humain; nous croyons aussi à un sage progrès, compatible avec les principes invariables de la raison, et dès lors l'état présent de la science se doit nécessairement rattacher à son passé. »

Telle est, sommairement, la profession de foi des auteurs, que rendait nécessaire l'état de suspicion où plusieurs partis veulent faire mettre aujourd'hui la philosophie. On voit que la doctrine du nouveau dictionnaire est aussi sage qu'élevée, aussi prudente que solide, et nous ne pouvons qu'applaudir à un ouvrage qui repose sur de pareils fondements.

Le dictionnaire tout entier se composera de huit livraisons ou volumes; trois seulement ont déjà paru; mais ce commencement suffit pour faire juger de la fidélité avec laquelle les auteurs ont su observer la ligne qu'ils s'étaient si bien tracée dans leur préface; et, confiée à tant de plumes différentes, l'excellente unité du livre ne s'est pas une seule fois démentie.

O.

Tarikh-i-Asham, récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam. Traduit sur la version hindoustani de Mir-Huçaïni, par M. Théodore Pavie. — Paris, 1845. 1 vol. in-8. *Benjamin Duprat.*

L'an 1068 de l'Hégire (1654 de Jésus-Christ), le roi d'Assam, Dji-Dhadj-Singh, abaissa sur les yeux de son cœur le voile de la cupidité. Il envahit la province de Kampour. Le gouverneur militaire de ce pays, Mir-Loutf-Illah-Shirazi, se retira devant lui en se disant : « Celui-ci a remporté un avantage certain qui a sauvé sa vie. Il faut mieux fuir que rester en place, combattre comme un héros, et se faire tuer. » Aussi les Assamiens restés seuls s'emparèrent-ils à leur aise du pays qu'ils avaient convoité. Ils le saccagèrent si complétement, qu'il ne resta pas trace d'habitation partout où ils passèrent. Ils osèrent même pousser plus loin leurs déprédations.

Mais alors le trône de l'Inde était occupé par Ab-Outmonzaffar-Mahi-Ouddin-Mohammed-Aurang-Zeb, l'essence de la famille de Baber, le plus illustre des descendants de Timour, le modèle des rois, l'ombre de Dieu, le protecteur des royaumes soumis au vrai Dieu et aux préceptes du prophète, l'asile des serviteurs de l'Islam et du Tout-Puissant, cher à la terre et aux cieux. Il avait pour vice-roi au Bengale le nawab Mir-Djumla-Sipay-Salar. L'an 1071 de l'Hégire (1660), le nawab résolut d'aller en personne châtier les Assamiens et leur roi.

« Il partit donc, dit l'auteur de la relation de cette expédition, avec dix ou douze mille cavaliers et une infanterie nombreuse, et il marcha de conquête en conquête, jusqu'à ce qu'arrivassent ces mois qui font dire : la prison de l'eau est plus terrible qu'un carcan de fer. Rester enfermé au milieu des rivières débordées, et arrêté dans sa marche par des maladies de toute espèce; avoir nuit et jour à souffrir et à se défendre des attaques et des ruses des traîtres Assamiens, ne trouver de vivres nulle part; avoir partout à supporter les plus rudes fatigues, les plus cruelles épreuves, au point qu'on deviendrait sourd à entendre le récit de tant de maux, et que la main se dessécherait à en écrire le détail; par la bonté de Dieu et avec le secours de sa grâce, qui est le plus solide soutien, sortir enfin de ces puits de Babylone et de cet abîme de sang, à travers les plus surprenantes aventures et les plus incroyables événements, tels sont, en peu de mots, les faits principaux qui ont signalé la marche et l'issue de cette guerre, suivie d'un traité de paix. »

Le nawab ne survécut pas longtemps à ce traité. Il tomba malade, et partant de ce principe que « l'opinion du malade est malade elle-même », il se soumit d'abord aux prescriptions de ses médecins; mais il ne tarda pas à reconnaître que les efforts de l'art étaient inutiles. Il mourut. Tant qu'il avait vécu, il avait défendu qu'on écrivît tous les détails, les incidents secrets de cette désastreuse campagne. Après sa mort, l'auteur de *Tarikh-i-Asham*, « ayant fait partie lui-même de ceux qui partagèrent les travaux de la campagne, ayant été l'un de ceux qui, depuis la frontière d'Assam jusqu'à l'instant où le nawab partit pour le ciel, furent nuit et jour présents au conseil des chefs, écrivit ces choses dans la fraîcheur des souvenirs, avec la langue d'une plume qui dit la vérité. Outre tout ce qui se racontait alors et en dehors des récits abondants qui avaient cours, il traça quelques-uns des malheurs, quelques-unes des calamités dont l'armée eut à souffrir; il décrivit ce qui était venu à sa connaissance sur les mœurs et les usages des contrées parcourues, et il ajouta de nouveaux traits à la peinture des habitants du pays d'Assam et de ceux qu'il observa dans les montagnes. »

L'histoire de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam que Wali Ahmed-Schahab-Uddin-Talish, écrivit en persan, sous le règne de l'empereur Mohammed-Aurang-Zeb, Saïda-Bahadur-Aly-Huçaïni, l'avait traduite en hindoustani. En 1805, un manuscrit de cette traduction faisait partie de la riche collection de M. Garcin de Tassy. C'est le seul qui existe en Europe. Le savant professeur l'a obligeamment prêté à M. Théodore Pavie, un de ses élèves, et M. Théodore Pavie en a fait une traduction française que vient de publier M. Benjamin Duprat. C'est un travail dont nous ne pouvons pas apprécier le mérite intrinsèque, n'ayant pas le bonheur de savoir l'hindoustani, mais qui nous semble mériter des éloges et des remerciments. D'une part, en effet, l'Angleterre a détruit depuis peu la nationalité du pays d'Assam; et d'autre part, ce désastre de l'expédition commandée par Mir-Djumlah ouvre la série des revers que doivent essuyer plus tard les armes mogoles; les troupes qui franchissent le Brahmapoutra, sous la conduite du nawab, composent la dernière armée conquérante marchant au nom des descendants de Timour. Au moment où les Assamiens moissonnent la fleur des Afghans et des cavaliers de la Perse, les marchands de l'Occident, qui doivent un jour rayer leur nom de la liste des nations, commencent à jeter au Bengale les bases de leur colossale puissance. On lit avec intérêt le récit de cette guerre contemporaine des premiers établissements des Européens dans l'Inde, et les curieux détails qu'a recueillis son auteur sur la civilisation et les mœurs d'une race peu connue et presque éteinte.

Abrégé de l'histoire générale des temps modernes, par M. F. Ragon, inspecteur de l'Université. Cinquième édition. — Paris, 1845. *Louis Colas.*

« Recueillir et mettre à la portée des jeunes gens des faits épars dans une foule de livres qui ne sont point à leur disposition, leur épargner ainsi des recherches pour lesquelles la plupart d'entre eux manqueraient de temps, de patience et de secours; leur faciliter enfin l'étude de l'histoire moderne, en leur présentant dans un ensemble complet, clair et méthodique, les éléments de la science que les professeurs doivent leur développer, c'est tout ce que j'ai voulu faire, dit l'auteur, dans la courte préface mise en tête de son ouvrage, car c'est tout ce que me permettait de faire le but spécial de mon travail. »

Ce programme était en effet celui qu'il fallait se tracer pour un livre destiné principalement à l'enseignement classique. Dans de pareils ouvrages, ce qui est surtout nécessaire, c'est l'ordre, l'amethode, l'abondance et l'exactitude des faits. Il faut apporter dans leur composition une critique historique éclairée; non pas celle qui bâtit des systèmes, ne présente jamais l'histoire d'une époque ou d'un pays que sous un seul point de vue, et sacrifie quelquefois à l'éclat piquant d'une nouveauté paradoxale la réalité historique; mais celle qui sait se livrer au travail beaucoup moins brillant, beaucoup plus aride et plus difficile aussi, de la vérification des sources, de l'exactitude des dates, de la classification des époques, de l'authenticité des faits. De pareils ouvrages ne peuvent s'improviser, et ne parviennent à leur degré de perfection relative qu'après une sage et continuelle révision, qui, par des additions et des remaniements successifs, les amende et les complète.

L'*Abrégé de l'histoire générale des temps modernes* est un livre déjà connu et apprécié des professeurs et des élèves. Depuis près de vingt ans, il est adopté dans les colléges de l'Université pour l'enseignement de l'histoire dans les classes supérieures. Nous devons féliciter M. Ragon de n'avoir pas abandonné son œuvre, et de l'avoir sans cesse retravaillée avec une constante sollicitude, et une persévérance bien rare à notre époque de livres bâtis et de productions précipitées. Dans l'origine, cet ouvrage s'arrêtait à la mort de Louis XIV. Depuis, M. Ragon avait publié séparément une histoire du dix-huitième siècle. Aujourd'hui, ces deux ouvrages ont été soigneusement revus, remaniés, et forment un seul corps d'histoire, embrassant l'Europe et ses colonies pendant trois cent trente années, depuis la destruction de l'empire grec jusqu'à la fin de la guerre d'Amérique.

Le meilleur éloge que nous croyons pouvoir faire de cette nouvelle édition, c'est de dire qu'elle remplit parfaitement le but que l'auteur s'était indiqué lui-même; et de plus, que, grâce à une précision de style, une clarté de méthode, une sobriété de digressions, qui deviennent de plus en plus rares, il a pu faire entrer dans ces trois volumes, qui embrassent trois siècles, bien des détails utiles, des recherches curieuses sur les mœurs, l'administration intérieure de chaque État, les finances, la littérature, etc., que l'on chercherait vainement ailleurs, et que l'on est heureusement surpris de rencontrer sous le titre modeste d'abrégé.

Traité de l'office, par M. Étienne, ancien officier de l'ambassade d'Angleterre, avec des planches au burin et des lithographies. — Paris, 1845. Au dépôt de la librairie, rue Thérèse, 11. 1 vol. in-8. 10 fr. 50.

Je ne suis pas compétent, je l'avoue, pour apprécier la valeur de cet ouvrage, qui n'a absolument rien de littéraire; mais je comprends son utilité pratique, et il me semble renfermer tant de recettes de si excellentes douceurs, que je n'hésite pas à le recommander à toutes les abonnées de *l'Illustration*. Je ne puis mieux le louer qu'en citant les titres de ses principales divisions. Ce que je ne pardonne pas à son intelligent éditeur, c'est d'avoir oublié d'y joindre une table générale et alphabétique des matières. Un pareil complement était plus nécessaire au *Traité de l'office* qu'à tout autre ouvrage. Comment trouver, sans ce guide indispensable, au milieu de ces 2,000 recettes, celle dont on a besoin.

En somme, le *Traité de l'office* traite 1° des *hors-d'œuvre*; 2° des *compotes*; 3° du *raffinage du sucre*; 4° des *petits fours*; 5° des *variétés*. Sous ces cinq divisions principales sont réunies toutes les recettes connues dans le monde entier pour fabriquer les délicatesses les plus exquises dont l'humanité ait jusqu'à ce jour rassasié sa gourmandise. Mais dans la crainte de commettre quelque bévue, j'aime mieux laisser parler le prospectus.

« L'office complet, avec ses charmantes splendeurs d'aujourd'hui, est un art assez récent. Il est déjà passé des maisons opulentes dans les établissements et dans les familles d'un goût délicat. Ses confections sont l'orgueil de toutes les maîtresses de maisons entendues et de nos élégants cuisiniers. Cette popularité de l'office a dû écarter les maîtres du travail, en réunissant leur spécialité à l'art de la table, à la cuisine. C'est pour cela qu'un livre clair et bien ordonné, renfermant les recettes les plus agréables, sera recherché par les personnes qui désirent le dernier comfort de la table. L'ancien office avait des parties brillantes, mais il ne possédait pas tous les trésors qu'ont dû lui donner les *combinaisons* du sucre et le travail ingénieux du petit four, l'une des transitions entre les pâtissiers et les cuisiniers. Les hors-d'œuvre, dans le traité de M. Étienne, ont une nouvelle élégance et une grande richesse. M. Étienne les rapporte, les analyse tous. Des recettes inconnues de quantité de salades nous sont données; elles dépassent la trentaine. Toutes les compotes ont ici une grande délicatesse de travail, la variété et l'aspect le plus séduisant. Les recettes des boissons de tous les climats, de toutes les sociétés riches, toutes les boissons saines se trouvent ici. Puis vient l'art d'employer le sucre et de le soumettre à toutes les pensées du praticien; l'art si difficile du glacier, celui de multiplier ces rafraîchissements délicats et somptueux qui reçoivent une si grande diversité d'éléments, sucre, fruits, liqueurs, vins fins. C'est surtout par la richesse de sa nomenclature que l'office est un art nouveau, par la sagesse et l'excellence de ses confections, par les délicatesses exquises de son petit four, de ses biscuits glacés, de ses gâteaux d'amandes, macarons, meringues, gâteaux parés, etc.

« Ses décors sont mieux raisonnés que ceux qu'il a eus autrefois. Çà et là pourtant il a ses excès. Le bronze apparaît trop dans nos fêtes, où il efface les fleurs naturelles qui n'y dominent pas assez.

« Notre ancien office avait quelques beaux procédés artificiels assez difficiles qui sont tout à fait remplacés; le sablage et le décorateur, par exemple, ont disparu devant le bronzier. Les décorations placées sur les tables ne servaient guère que pour deux ou trois dîners ou soupers; les praticiens, les officiers avaient alors à multiplier les preuves de goût et d'inspiration, et ne couvraient guère une table sans inventer pour le sablage quelques charmants dessins où ils rendaient les riantes fantaisies de leurs amphitryons. Tout cela n'est plus, tout cela s'est évanoui, a été remplacé par un office plus usuel, peut-être plus élégant. Il y a vingt-cinq ans, Carême annonçait le *Traité de l'office* de M. Étienne comme l'ouvrage qui, par sa clarté, son ordonnance et sa richesse, devait rendre cette charmante spécialité. »

L'auteur du *Traité de l'office*, M. Étienne, est l'ancien officier de l'ambassade d'Angleterre, l'officier de madame de Bagration, à Paris. Sa réputation assure celle de son livre, dont le succès nous paraît aussi infaillible que ses recettes.

A partir du 4 octobre, les ANNONCES DE L'ILLUSTRATION sont reçues rue Vivienne, 4, à la *Compagnie de Publicité*.
Prix de la ligne, Librairie et Industrie, 90 centimes.

COMPAGNIE DES INGÉNIEURS.

DE PARIS A LA MÉDITERRANÉE.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON.

CAPITAL DEUX CENTS MILLIONS.

Actions de 500 francs. — Versement : 75 francs par Action.

BATEAUX A VAPEUR DE LYON A AVIGNON, MARSEILLE, TOULON, CETTE, ALGER.

Capital : DIX MILLIONS. — Actions de 250 francs. — Versement : 25 francs par Action.

SOCIÉTÉS CONSTITUÉES PAR DEUX ACTES DISTINCTS PASSÉS CHEZ Me HAILIG ET SON COLLÈGUE,

NOTAIRES A PARIS.

COMITÉ FRANÇAIS.

CONSEIL D'ADMINISTRATION.

MM. le duc DE ROHAN, grand officier de la Légion d'honneur, maréchal de camp.
le duc de CAUMONT-LAFORCE, commandeur de la Légion d'honneur, pair de France.
BABINET, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut.
GAMBEY, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut.
le marquis de BETHISY, propriétaire
GAUTHIER, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, architecte du gouvernement.
DE MIRBEL, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut.
LIGERON, banquier de la maison LIGERON, LAMBERT, OFFROY et Compagnie.
le marquis DE ROCHEDRAGON, grand officier de la Légion d'honneur, maréchal de camp.
le marquis LOUIS D'ALPHONSE, officier de la Légion d'honneur, propriétaire.
BOURSIER, receveur général de l'Allier.
MM. VIENNET, commandeur de la Légion d'honneur, pair de France, membre de l'Institut.
COUBAYON (Gilbert), de Lyon, administrateur de la compagnie des bateaux à vapeur.

CONSEIL DES INGÉNIEURS.

le baron SEGUIER, membre de l'Institut, membre du conseil général de la Seine.
MIMEREL, officier de la Légion d'honneur, directeur des constructions navales.
GALY-CAZALAT, ingénieur, ancien élève de l'école polytechnique.
SAULNIER, ingénieur-mécanicien, membre du conseil général des manufactures.
DE LAMORINIERE, ingénieur en chef de la marine et directeur de l'usine royale d'Indret.
BABINET, membre de l'Institut.
GAMBEY, membre de l'Institut, section de mécanique.
GAULTIER, membre de l'Institut, architecte du gouvernement.

COMITÉ ANGLAIS.

Les noms des membres du Comité anglais représentant les souscripteurs des 120,000 actions réservées pour l'Angleterre seront publiés prochainement.

BANQUIERS DE LA SOCIÉTÉ :

MM. ROUSSÉLLE *jeune, rue de Ménars, 10*, LIGERON, OFFROY, LAMBERT *et compagnie, rue de Ménars, 10.*

On reçoit les souscriptions pour les deux compagnies, à Paris, rue Thérèse, 8.

ÉTABLISSEMENT DU BONHOMME RICHARD,

Dirigé par BLAY et Compagnie, Marchands Tailleurs.

Parmi les maisons de commerce qui de nos jours ont pris le plus de développement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il faut citer en première ligne l'établissement du *Bonhomme Richard*, place des Victoires (HOTEL TERNAUX). — Cette maison, montée sur la plus grande échelle, est restée jusqu'à présent sans rivale. Elle doit sa supériorité incontestable à la vente des draps si renommés des fabriques Ternaux, dont elle a seule le privilége exclusif, et à la confection des vêtements, spécialement dirigée par M. ALEXANDRE BLAY (ci-devant place de la Bourse), l'un des tailleurs les plus en vogue aujourd'hui. — Le consommateur trouvera donc réunis, dans les vastes magasins du *Bonhomme Richard*, les prix les plus modérés marqués en chiffres connus et un assortiment considérable de marchandises en tous genres, ainsi qu'un grand choix de vêtements tout prêts. — *Toutes les ventes se font à prix fixe, comptant sans escompte.*

ODONTINE et ÉLIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.
DÉPOT A **PARIS**, CHEZ **M. FAGUER**, RUE RICHELIEU, 95 ; ET CHEZ TOUS LES PARFUMEURS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Ne pas confondre le n. 11, avec celui des autres maisons qui prennent les mêmes indications sans y être autorisées. (Affr.)

MOREL, PHARMACIEN-DROGUISTE, *rue des Lombards*, 14, *à Paris*, *seule maison* dont **M. RASPAIL** garantisse les produits, appareils et ingrédiens destinés à l'application de sa méthode hygiénique et curative.

RASPAIL

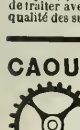
CIGARETTES de **CAMPHRE** de **F.-V.** *Et autres* **PRÉPARATIONS** *du même auteur.*

La popularité qui a accueilli la nouvelle méthode de médication de M. RASPAIL a tellement multiplié la concurrence qui s'empare chaque jour du nom de M. RASPAIL à son insu, cette concurrence a tellement détérioré la qualité des substances, tout en exagérant leur prix, que dans l'intérêt de la santé publique et surtout dans celui de la classe peu aisée, M. RASPAIL s'est vu dans la nécessité de traiter avec une des plus anciennes maisons de la capitale pour qu'il lui fût possible de surveiller la vente, de vérifier la bonne qualité des substances et d'en fixer lui-même les prix au taux le plus bas possible. Chaque étiquette sera revêtue de sa signature.

LE VÉRITABLE PURGATIF ANDERSON est utile à tous les âges de la vie; il remedie aux maux de tête, aux étourdissements; il expulse les humeurs qui font obstacle au libre exercice des fonctions. La boîte, scellée par un timbre royal qui porte sur fond rouge : *J. B. J. Johnson, chimist drugoist*, se vend 2 fr. dans toutes les pharmacies et rue Caumartin, 1, à Paris.

CHANDELLE-CIRE PERFECTIONNEMENT, à 70 CENT. LE DEMI-KILO. (Economie des menages). Bien supérieure en qualité et d'un prix moins élevé que la chandelle ordinaire, d'une plus longue durée, ne coulant jamais, exempte de toute odeur, et offrant en toute saison la fermeté de la bougie. Au magasin des bougies de la Reine, rue Neuve-des-Petits-Champs, 18. — Bougie nankin, 1 fr. 15 c. (Affranchir.)

CAOUT-CHOUC SANS ODEUR, COURROIE DE MECANIQUE



GUERIN Jne et Cie, rue des Fossés-Montmartre, 3, à PARIS.

Paletots 1re qualité, 60 fr.; 2e qualité, 50 fr.; Manteaux taille ordinaire, 35, 45, 55 fr.; Manteaux grande taille, 50, 60, 75 fr ; Roulières d'officiers, 30, 45, 55 fr.; Coussins à air, 12 fr.; Clysoirs, de 4 à 5 fr.; Tabliers de nourrices, 6 et 7 fr ; Bretelles à tous prix.

Les COURROIES en CAOUT-CHOUC ont l'avantage de ne pas s'allonger, d'être d'un seul morceau et d'une durée supérieure à celles en cuir. N° 1, très fort, 40 c. le mètre, sur un centimètre de largeur. N° 2, un peu moins fort, 35 c. N° 3, force ordinaire de cuir, 30 c.

RHUMES, IRRITATIONS, INFAMMATIONS. LE SIROP ANTIPHLOGISTIQUE DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop, est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, CROUPS, COQUELUCHES, DYSSENTERIES, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 157 (ci-devant 141, et 154.)

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE ! LIMONINE ou Extrait pur de tous les principes du citron.
EMPLOIS : Limonades, punch, glaces, préparations culinaires d'office, etc.
AVANTAGES : Réduction sous le plus petit volume, usage des plus faciles, saveur parfaite du fruit, économie relative de plus de 60 pour 100, conservation indéterminée.
Prix, 2 fr. le flacon suffisant à plus de 120 verres d'excellente limonade.
Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

J.-J. DUBOCHET, LECHEVALIER et Compagnie, éditeurs, rue de Richelieu, 60.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR L'ANNÉE 1846.

Troisième année.

Petit in-4° de 52 pages, imprimé sur beau papier vélin doré sur tranche. — Illustré de grandes et belles gravures tirées de L'ILLUSTRATION ou composées *spécialement* pour l'Almanach par CHAM. — Scènes de mœurs, vues pittoresques, caricatures, modes, rebus, etc. — Prix : 75 cent.

Correspondance.

Châtellerault, le 1er novembre 1845.

Monsieur,

Je voulais vous écrire avant de quitter Paris, pour vous communiquer quelques observations que j'y ai faites durant un séjour d'une semaine.

Il y a de cela quinze jours. On m'avait beaucoup parlé, à Châtellerault, des badauds de Paris, et j'ai cherché à voir si, en effet, le Parisien est plus badaud qu'un autre. Quoique habitant de la province, je déclare que cette observation ne m'a point semblé juste. Quand il arrive quelque chose d'un peu extraordinaire à Paris, on peut voir effectivement la foule des curieux plus grosse qu'elle ne serait à Châtellerault ; cela prouve que Paris est plus grand que Châtellerault, et non pas, selon moi, du moins, qu'on soit là plus curieux qu'ici.

(Un aéronaute

Je me promenais un de ces derniers dimanches sur le boulevard, à l'heure où M. Margat faisait son ascension à l'Hippodrome. Tout à coup, je vois des promeneurs s'arrêter, le nez en l'air; je regarde comme les autres; c'était le ballon qui nageait au-dessus de Paris. — Ah! dis-je, voilà bien mes badauds. Puis les remarques de mes voisins me ramenèrent à un autre sentiment. Tous ces curieux-là avaient des accents divers : c'étaient des Provençaux, des Gascons, des Picards, des Normands. — Les Parisiens continuaient leur promenade, comme des gens qui ont vu bien d'autres ballons.

Le lendemain, je rencontrai des individus flânant en habits gris à la française, avec un chapeau à plusieurs cornes et une boîte en cuir pendue en sautoir. « Monsieur, dis-je à un passant, ne sont-ce pas là les porteurs de la Banque de France? — Monsieur, me fut-il répondu, il s'agit, en effet, d'une banque, mais non de la Banque de France. Celle que vous voyez est de *l'Époque;* l'autre est plus ancienne. » Je reconnus dans mon interlocuteur ce brave M. Odry, que j'avais vu, il y a quelques années, en représentation dramatique à Châtellerault. Mais tandis qu'il me parlait, la foule entourait les hommes habillés de gris. Je ne vis non plus dans cette foule aucun Parisien, car le Parisien n'est pas, comme on dit, un badaud; il a vu tant de costumes, tant d'habits de toute sorte et de tout pays, qu'il ne s'étonne plus de rien. Le Grand Mogol, avec son manteau couvert de pierreries, viendrait sur le boulevard des Italiens, qu'il ne ferait pas tourner le regard d'un Parisien. Paris est trop près de l'Opéra.

et ses spectateurs.)

Je termine l'histoire de mes hommes gris. La foule cherchait à savoir ce qu'ils pouvaient dire à un vénérable concierge qui posait devant eux. Ce concierge se plaignait vivement de n'avoir pas reçu une prime qu'on lui avait promise pour stimuler son zèle. On n'entend plus parler que de primes dans tout Paris. Je n'ai pas compris la plainte du concierge; mais j'ai constaté une fois de plus que les badauds de Paris ne sont pas des Parisiens; je ne suis pas même bien sûr qu'il y ait des Parisiens à Paris, quoiqu'on m'en ait montré.

Agréez, etc.

(Un homme-affiche.)

Portrait en pied de M. X. — L'original appartient à M. Sol...)

P. S. On me dit à l'instant que les vrais Parisiens ne sont pas en effet à Paris; mais qu'on peut en voir à Batignolles.

On nous prie de publier la lettre suivante :

A M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Paris, le 2 novembre 1845.

L'auteur de l'article sur l'école de Metz cite M. Dimbourg comme l'inventeur d'un nouveau procédé de gravure typographique sur cuivre, qui consiste à faire un dessin sur cuivre ou, au pinceau, avec du vernis liquide. Voici l'origine de cette découverte : un jeune homme nommé Tarbène, qui a travaillé sous ma direction, et qui employait le vernis ordinaire des taille-douciers, ainsi que le vernis liquide au pinceau, étant allé travailler chez M. Dimbourg, celui-ci crut faire une magnifique découverte en n'employant que l'une de ces deux méthodes. Cet éclair de génie lui valut, de l'Académie de Metz, une médaille à titre de récompense. Avant M. Dimbourg, Lambert, Duplat, Susemihl et Girardet père avaient fait ce genre de gravure avec infiniment plus de perfection que M. Dimbourg, et leurs travaux remontent à plus de quarante ans. Girardet père a produit au pinceau des gravures très-estimables, et Susemihl a fait dans le même genre de l'histoire naturelle qui est parfaite. Bien qu'il me répugne de parler de moi, le *Jardin des Plantes*, que vous avez publié, et d'autres travaux que vous connaissez, vous convaincront que ce sont là des résultats convenables et pratiques. Quant à M. Dimbourg, qu'a-t-il produit? Absolument rien, si ce n'est quelques gravures publiées dans un mémoire (que je soumets à vos lumières), qui sont tout au plus l'enfance de l'art, et qui, malgré tout le soin qu'on a dû y apporter, n'ont pu s'imprimer proprement.

Les élèves qu'il avait sous sa direction ont promptement abandonné ce fameux procédé; et maintenant qu'en reste-t-il? quels sont les ouvrages qu'il a illustrés ou les grands travaux qu'il a produits?

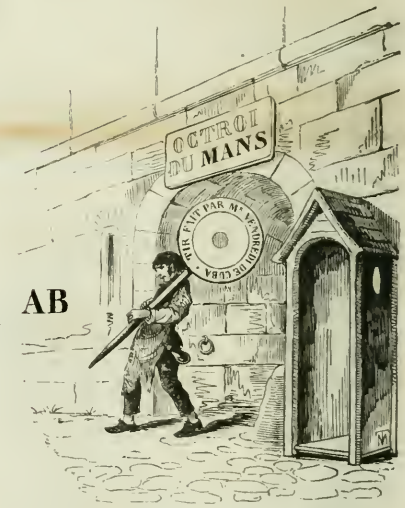
Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

J. BEST.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie.*

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Petersbourg, chez J. Issakoff, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoï-Dvor, 22. — F. Bellizard et Cᵉ, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police maison de l'église hollandaise.

A Alger, chez Bastide et chez Dubos, libraires.

Chez V. Hebert, à la Nouvelle-Orléans (États-Unis).

A New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A Madrid, chez Casimir Monier, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Cᵉ, rue Damiette, 2